

Le Samedi

VOL. II.—NO. 18.

MONTREAL, 11 OCTOBRE 1890

PAR ANNEE \$2.50.
LE NUMERO 5 CTS.

PLAIDOYER DE JUSTIFICATION



La Grand'maman.—Comment, petite vagabonde ! Voilà une heure que tu es partie pour l'épicerie, et tout le monde qui attendait le pain pour déjeuner !

Lili.—Ce n'est pas de ma faute ; mais, à l'autre coin, là-bas, j'avais vu un monsieur échapper deux dix sous dans les fentes du trottoir.

La Grand'maman.—Tu n'avais pas besoin de rester si longtemps pour cela ?

Lili.—Fallait bien attendre qu'il fut parti pour voir s'ils y étaient encore.

Le Samedi

JOURNAL HEBDOMADAIRE

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE & NEVILLE, No. 69 Rue St-Jacques, ou par lettre à

LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 11 OCTOBRE 1890.

CHASSE-SPLEEN

Grasse cuisine, maigre testament.

Le passé s'embellit des ennuis du présent.

Le livre des *peut-être* est un fort gros volume.

C'est l'os qui tient fermée la gueule du chien.

Qui met un frein à sa langue, met un abri à sa tête.

La femme la mieux louée est celle dont on ne parle pas.

L'œuf d'aujourd'hui vaut mieux que la poule de demain.

Basile, honore ton père; et toi, père de Basile, observe-toi.

Il faut de bonnes jambes pour porter un jour de bonheur.

La meilleure manière de se faire voler son nom, c'est de l'écrire sur son parapluie.

Le lunch est une ingratitude envers le déjeuner et une insulte préméditée au dîner.

L'homme bon porte son cœur sur la langue. L'homme prudent porte sa langue dans son cœur.

Les poulets ont un point de ressemblance frappante avec les hommes; les bons meurent jeunes.

C'est maintenant que nous désirions avoir le carême pendant que les rues de Montréal sont des truites.

Ceux qui tirent leur valeur de leurs ancêtres sont comme les pommes de terre: ce qu'il y a de meilleur est enfoui.

Voilà la saison des rhumes qui commence. N'oubliez pas que la première chose à faire pour un rhume c'est de tousser.

Quiconque croit pouvoir contenter ses désirs en les réalisant, ressemble à celui qui veut étouffer du feu avec de la paille.

On dit généralement pour faire l'éloge d'un homme qu'il est en avant de son âge; mais on n'a jamais dit cela d'une femme.

Un sage enterra un atome, et l'atome devint gros comme un œuf. "Miracle"! direz-vous. Erreur profonde, c'était un navet.

Un naturaliste a remarqué que dans une réunion de chiens, tous cèdent le pas au caniche, probablement parcequ'il est l'ainé.

On appelle mauvaise langue celui qui conte des histoires sur votre compte au voisin; on appelle *beau causeur* celui qui vous conte des histoires sur le voisin.

HISTOIRE: Un des côtés de la question.
DYSPEPSIE: Le châtiment de la prospérité.
TITRE: L'extravagance de l'homme sobre.
DOUBLEMENT FAUX: Un dentier.

"Je vous ai volé de l'argent, écrivait une Ame repentante. Veuillez en recevoir une partie aujourd'hui. Quand je ferai mes autres pâques, l'année prochaine, je vous en enverrai encore.

Enfin, voilà donc un philosophe sérieux. Comme on a volé son revolver il annonce dans les journaux que si le voleur veut bien le lui rapporter, il ne lui posera pas de questions et il lui en donnera le contenu.

Les Américains ont pris l'habitude de désigner tout ce qui est dans la décadence par le terme d'ergot: *Il est dans la soupe*. En français, l'expression ne s'applique qu'à un navire qui sort du chenal, parceque dans ce cas il est *chou*.

Tout est paradoxe dans le monde: l'anglais n'est jamais aussi heureux que lorsqu'il est misérable; l'écoissais n'est chez lui qu'en voyage, l'irlandais n'est en paix qu'en temps de guerre et le français n'est aux noces qu'à un grand enterrement.

Les gens commencent à apprécier le pavage des rues en bois à mesure qu'il leur apporte la fortune. Hier encore un pauvre garçon est devenu subitement riche par la mort de son oncle qui n'avait pas entendu le bruit d'une voiture à l'épouvante.

Un correspondant nous demande si les chiens qui se sont perdus très loin de la maison ont assez d'instinct pour se retrouver. Ça dépend: si c'est un chien de prix, il ne reviendra pas quand même il ne serait qu'à un arpent de la maison; si c'en est un dont vous voulez vous débarrasser; soyez sûr qu'il arrivera à la maison avant vous.

On ne saurait être trop particulier dans le choix de ses relations.



—Oui, Monsieur Football, je suis à la messe tous les dimanches, car je tiens à aller au ciel où l'on est mieux qu'en enfer! —Oh yes, pour le température, mais pas pour le Société!

MOTS D'ENFANTS

—Qu'est-ce que tu as à crier mon petit homme?

—J'ai mal à l'estomac.

—Bien mal? Voyons ne pleure pas.

—Ce n'est pas pour le mal que je pleure; mais je n'ai mangé qu'un morceau de tarte, et je n'aurais pas été plus mal si j'en avais mangé une douzaine... Oh! booh! Ouh!

Maman.—Louise, tu as été très méchante pendant que j'avais de la visite; tu m'as interrompue à chaque instant. Tu devrais savoir qu'on ne doit parler que lorsque les grandes personnes ont fini.

—Mais, maman toi et les dames vous ne finissez jamais.

Docteur.—Mon pauvre Pierre, je suis bien fâché, mais il faut que ton pouce soit enlevé.

Pierre, (les larmes aux yeux).—Ma main ne me servira plus à grand chose, alors?

Docteur.—Tu auras encore quatre doigts, mon garçon; mais de fait tu ne pourras plus rien prendre qui exige de la force.

Pierre.—Alors je ne pourrais plus aider papa à bêcher, ni maman à arracher les mauvaises herbes?

Docteur.—J'ai peur que non.

Pierre, (dansant et chantant).—A la claire fontaine!... Docteur enlève-le au plus tôt.

ON L'A AIDÉ

—Mais, mon cher, c'est simple comme bonjour, cette histoire; tout individu qui a pour deux sous de jugeotte l'a comprise tout de suite.
—Tiens! Vous vous l'êtes fait expliquer!

UN BEAU POINT DE VUE

Jacques.—Te voilà revenu de ton tour de noces. Qu'est-ce que tu as vu dans ton voyage qui t'a le plus charmé?

Jean.—Ma femme.

PIQUIRE DE COUSINE

Maud.—Quel charmant chapeau tu as!

Laure.—Vrai! tu le trouves beau? J'en suis enchantée; j'avais grand peur que tu le trouves laid.

Maud.—Je te le répète, il est adorable. J'ai toujours beaucoup aimé cette forme; la preuve, c'est que je m'en suis fait faire trois semblables l'été dernier... quand c'était la mode.

UN VILAIN SUJET

Poète.—Vous m'avez demandé, monsieur?

Grossac.—Oui; c'est la fête de ma femme, et je voudrais lui présenter un poème pour l'occasion; faites-moi quelque chose de bien; j'y mettrai le prix.

Poète.—Avec plaisir; pourrais-je voir madame?

Grossac.—Ah! non, par exemple. C'est ça qui vous ferait faire de vilains vers.

TOUT S'EXPLIQUE

Fermier, (revenant le soir chez lui et trouvant derrière une porte un jeune homme tenant une lanterne à la main).—Qu'est-ce que tu fais là, vagabond?

Jeune homme.—La! ne vous fâchez pas, le père; je venais de faire un brin de cour.

Fermier.—Un brin de quoi?

Jeune homme.—De cour. Nous sommes engagés Flavie et moi.

Fermier.—Ta! ta! je ne crois pas ces balivernes; tu sais, blanc-bec, on ne m'en compte pas à moi. Et cette lanterne, qu'en faisais-tu? En avais-tu besoin pour voir ta belle; je n'en ai jamais usé, moi, quand j'étais jeune.

Jeune homme.—Pas besoin de le dire, allez; ça se voit quand on regarde la bourgeoise.

UNE GROSSE SPÉCULATION



—Si vous vouliez prendre mon portrait ! Ça me ferait un gros bien : je pourrais en vendre pas mal dans le village.

A BON RAT BON CHIAT

COMÉDIE EN UN ACTE

(Pour le SAMEDI.)

La scène se passe à Montréal dans le bureau de l'éditeur d'un grand journal.

Personnages :

1o. L'Éditeur. 2o. Le colonel Parade, directeur d'un cirque américain.

Colonel.—Je crois que c'est au directeur des notes locales, que j'ai l'honneur de m'adresser.

Éditeur.—Lui-même, que puis-je faire pour vous ?

Colonel.—Je m'appelle Georges Williams Splendide Parade, colonel et directeur propriétaire du Cirque Géant de l'Amérique du Nord, l'établissement le plus colossal dans son genre, le cirque des cirques, voilà !

Éditeur (froidelement).—Vous désirez annoncer chez nous ?

Colonel.—Hein ! Ce n'est pas absolument nécessaire. La magnificence de notre combinaison nous en dispense. Mettez seulement dans votre gazette, à titre de renseignement : "Les cages des animaux occupent une longueur de six milles ; on remarque entr'autres bêtes, douze éléphants d'une espèce nouvelle dont la peau est en cuir verni ; un monstre nouvellement découvert en Afrique et pesant 20,000 lbs."

Éditeur.—Vous ne dites pas ça ?

Colonel.—Notre troupe se compose de 10,000 artistes de premier ordre, y compris 200 indiens garantis bon teint. Nous n'importons que les phénomènes européens inconnus. Il n'y a pas un seul de nos employés qui reçoive moins de \$500 par semaine. N'oubliez pas surtout de dire que le fonds de roulement du Cirque Géant est de \$12,000,000, et que nous venons de monter une société anonyme, au capital de \$5,000,000 rien que pour nos achats d'éléphants.

Éditeur.—Vous ne dites pas ça ?

Colonel.—Douteriez-vous de ma parole, par hasard ? Un homme comme vous, dont la plume est célèbre dans les deux hémisphères...

Éditeur.—Combien vous faut-il de colonnes ?

Colonel.—Autant que possible.

Éditeur.—Quand votre caravane arrivera-t-elle ?

Colonel.—Dans deux ou trois mois. Le transport de six milles de cages demande un certain temps ; de plus nous voyageons par plaisir et non pour faire de l'argent.

Éditeur.—Je m'en doute. Notre prix pour une colonne d'annonce est de \$180 ; si vous pre-

nez quatre colonnes par jour, nous vous donnerons par dessus le marché une note éditoriale de 10 lignes. Nos conditions sont : comptant et d'avance. Pas d'escompte, c'est contre nos principes.

Colonel.—Par l'éléphant de Boudha : vos prix me paraissent plus longs que mes cages.

Éditeur.—Vous pourriez parler ainsi, si notre journal était une feuille de chou comme le "New-York Herald," ou le "Times" de Londres ; mais notre organe a pris des proportions si colossales que le prix que je vous demande est ridiculement bas. Le papier que nous employons nous est apporté tous les jours par quatorze trains de vingt-wagons chaque ; il est imprimé par huit presses rotatives de dimensions inconnues hors de chez nous, marchant nuit et jour. La production de notre force motrice nous coute \$15,000 par jour.

Colonel.—Mais, monsieur...

Éditeur.—Notre propriétaire en réduisant le format du journal d'un huitième de pouce a gagné de quoi élever une villa de retraite pour les vieux journalistes qui lui a coûté \$120,000 et quatre maisons de retraites pour les marchands de journaux, au prix de \$40,000. Pour la fourniture de notre mucilage, nous avons une plantation à Sumatra, et nos ciseaux sont fabriqués exclusivement dans notre propre usine à Sheffield.

Colonel.—Arrêtez vous...

Éditeur.—Et tout ça marche non pas parce que nous voulons faire de l'argent, mais uniquement pour notre santé et le bien public. Et, cependant, nos ateliers couvrent un espace dix fois plus grand que ceux qu'occupent les ateliers réunis du Grand Tronc et du Pacifique.

Colonel.—Est-ce que c'est ici votre usine ?

Éditeur.—Ici ! à quoi rêvez-vous ? Ceci n'est qu'une succursale réservée aux annonces des cirques. Notre office principal est... Tiens, où donc est-il le colonel ?

Le colonel effrayé avait disparu avant d'avoir reçu l'adresse qu'on lui offrait.

LA DÉPÊCHE D'HENRIETTE

La maison d'Henriette avait brûlé dans la nuit, jusqu'au ras du sol. Son mari était en voyage, et le matin, au petit jour, elle se dirigea vers le premier bureau de télégraphe.

Henriette.—C'est ici qu'on s'adresse pour envoyer un télégramme ?

Employé.—Oui, madame, vous trouverez des blancs, là, sur la table.

Et Henriette après avoir ôté son gant écrivit :

Cher Georges, j'ai quelque chose de bien malheureux à te dire, mais ne t'excite pas ; car on ne peut rien y faire maintenant ; et puis bébé est très bien. Je ne sais pas comment c'est arrivé, la cuisinière non plus, et personne ne peut s'en rendre compte ; mais la maison a pris feu la nuit dernière et tout a brûlé. C'est horrible ! As-tu jamais pensé qu'un tel malheur pouvait arriver ? J'en suis presque folle ; mais reste calme, mon cher Georges. Bébé et moi nous n'avons pas une égratignure, le mobilier est presque sauvé, et puis pense que ça aurait pu être encore plus triste... oh ! si bébé avait été brûlé ! Oh ! Georges, est-ce que cette idée ne te bouleverse pas ? Mais notre amour n'a absolument rien ; et tu penses combien j'ai été anxieuse jusqu'au moment où j'ai su qu'il était en sûreté. Je sais, mon pauvre ami, combien cette nouvelle va te faire de peine, mais comme bébé et moi nous sommes sauvés, le reste ne doit pas trop te préoccuper. Je ne puis m'imaginer comment le feu a pris. Et toi ? As-tu idée comment une maison peut prendre feu ? Je ne veux pas y penser, ça me fait peur. Reviens

de suite. Mais songe que bébé et moi sommes très bien.—Henriette.

P. S. — N'oublie pas que bébé et moi nous n'avons rien ; ne pense qu'à ça.

Henriette, (à l'employé, en lui donnant la demi-douzaine de blancs qu'elle a remplis).—Tenez, mais je crois qu'on pourrait un peu condenser.

Employé, (après avoir lu).—Je le pense.

Et il écrivit :

"Maison entièrement brûlée, tous sauvés. Reviens immédiatement.—Henriette."

—Huit mots, vingt-cinq centins, madame.

RECETTES POUR TOUS LES JOURS

PAR UN QUI SAIT

Manière de se faire transporter gratuitement.

—Vous montez dans les chars urbains. Quand vous passez devant votre porte vous poussez un cri d'alarme : "Hello ! arrêtez, j'ai pris le mauvais char." Vous sautez aussi rapidement que possible. Si le conducteur vous présente sa tirelire, lancez-lui une bordée d'injures ; s'il insiste menacez-le d'écrire dans les journaux. Ça réussit toujours.

Manière de se procurer deux douzaines de bouteilles de bon vin pour rien.—Passez chez une douzaine de marchands de vins, leur demandant à chacun de vous envoyer une bouteille comme échantillon. Plus cher sera le vin, plus vite vous recevrez votre douzaine. C'est très simple.

Quand vous aurez reçu votre douzaine, vous repassez chez les douze marchands, les informant que leur vin n'est pas à votre convenance, et leur demandant de vous envoyer une autre bouteille d'échantillon d'un vin meilleur et plus cher. La seconde douzaine viendra encore.

Manière de se procurer un bon grog au brandy en hiver pour rien.—Vous vous étalez convenablement sur le trottoir, et vous vous tenez immobile. Un bon samaritain appellera l'ambulance de l'hôpital Notre-Dame. Vous y serez confortablement conduit et l'on vous y offrira dès votre arrivée un verre d'eau sucrée bien chaude et copieusement additionnée d'un reconfortant. Si vous géignez un peu fort vous arriverez à une seconde dose.

Manière de se monter une bonne bibliothèque pour rien.—Soyons bref : la recette est connue. Empruntez et ne rendez jamais.

NOTRE COLONNE LÉGALE

Client.—Si un passant tombe dans un trou à charbon, peut-il demander des dommages au propriétaire de la maison ?

Avocat.—Certainement, et de forts dommages encore ; et les obtenir, ce qui est mieux. Donnez-moi les détails.

Client.—Mon frère, en passant ce matin devant votre maison, est tombé dans votre cave à charbon, dont on avait laissé le trou ouvert ; et il s'est cassé la jambe.

Avocat.—Hum ! A-t-il fait preuve de la précaution qu'on doit prendre pour éviter ces sortes d'accidents ? Regardait-il à ses pieds en marchant ? A-t-il examiné la nature et l'état du trottoir avant de s'y aventurer ?

Client.—Parbleu, non...

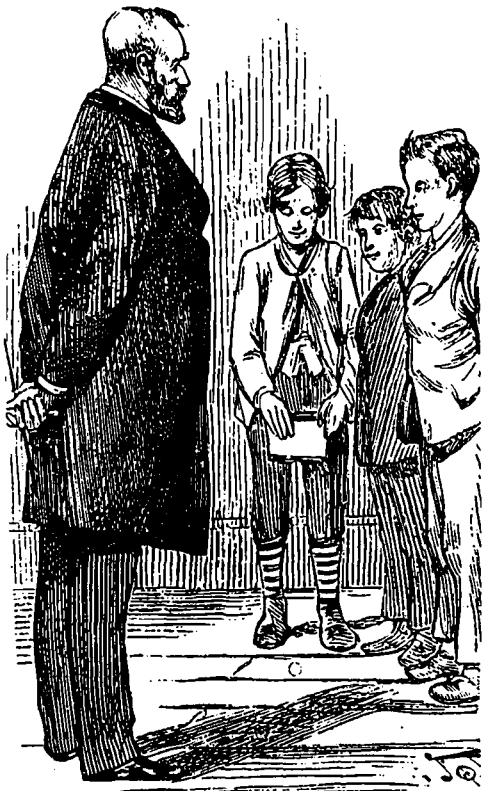
Avocat.—Ah ! ah ! j'en étais sûr. Coupable de négligence criminelle. Il aurait pu tomber sur un membre de ma famille, il aurait pu le tuer, monsieur. Vous avez de la chance d'être un de mes clients ; mais dans les circonstances, je suis, cependant, obligé d'indenter un procès à votre frère, pour recouvrer les dommages réels qu'il m'a causés.

Client.—Quels dommages ?

Avocat.—Il m'a démolí un coffre en pénétrant si brutalement chez moi.

Client.—Je crois que je ferai mieux de payer. Combien est-ce ?

NOS CHÉRIS



Maitre d'école.—Maintenant, mes enfants, 16 livres de saumon à 2 sous la livre, qu'est-ce que ça vaudra ?
Tommie.—Ça vaudra ce que les cochons voudront en manger.

LA BOITE AUX LETTRES DU SAMEDI

(Pour le SAMEDI)

I

UN PEU POUR RIRE

Un condamné à mort gravit avec peine les marches de l'échafaud.

Le bourreau, qui le soutient, lui murmure à l'oreille :

—Allons, que diable, un peu plus de courage, tout le monde vous regarde, ce n'est pas le moment de perdre la tête !

Dans une réunion du Cercle X, notre confrère D... qui n'a jamais un sou, fait un discours des plus violents contre les richesses, biens périssables s'il en fût. Il en vient à dire qu'il a le plus profond mépris pour l'argent.

—Qui te le rend bien, s'écrie le confrère M...

Un blessé, qui vient de subir l'amputation d'un bras, pousse des cris enragés.

—Allons ! dit le chirurgien, allons ! prenez votre courage à deux mains.

Réclame d'un coiffeur :

« Je ne saurais trop engager le client à acheter ma pommade qui fait pousser les cheveux, même sur la soupe ! »

La fille d'un cultivateur en quête d'une place se présente comme servante dans un jeune ménage montréalais :

—Voyez, dit la maîtresse du logis, ce n'est pas pénible chez nous, vous n'aurez qu'un seul enfant à soigner.

—Ah ! madame, riposte naïvement la fille des champs, ne vous gênez pas pour moi, je suis assez forte pour en soigner plusieurs.

Edouard rencontre deux de ses amis :
—Qu'est-ce que vous faites en ce moment ? demande-t-il à l'un.

—Moi ? je vis de mes rentes.

—Et vous ?

—Moi aussi.

—Tiens, je vous croyais ruiné.

—Sans doute. C'est pourquoi je vous réponds :
Moi aussi, je vis de *ses* rentes.

Alfred, qui fait une cour assidue à Delphine, est aux pieds de cette dernière et dans un élan passionné d'amour, lui dit :

—Tenez, je vous aime tant, chère belle, que, si vous le voulez, je vous épouse dès demain.

—Oh ! riposte la jeune fille en souriant, je ne vous demande qu'une. (Elle avait compris des deux mains).

J. ALCIDE C.

Montréal, 2 octobre 1890.

II

Lu dans une annonce de photographe :

Venez me ouaire
à toutes les heures
jsuis toujours prêt
pour vous tirer en plusieurs
ou ben l'un après l'autre
comme l'y voudrez
R. Jacob and Co.
ruelle du bord de l'eau
No 118

Lu dans le vitrail d'un entrepreneur de pompes funèbres :

« Veuillez m'encourager. »

Cela est authentique.

Au collège :
Joseph Malpropre.—Dis donc, Ernest, tu dois user beaucoup de mouchoirs, toi ! Tu es continuellement à te moucher.

Ernest Mouchefort.—Vois-tu, maman se plaint toujours que je ne lui envoie jamais de linge sale ; il faut bien faire quelque chose pour elle ; elle est si bonne.

En pâtisserie, les pâtés les plus indigestes sont les pâtés de maison.

J. CONRAD.

III

LA PHOTOGRAPHIE DE NELLIE

Toi qui me viens du Sud, portrait de jeune fille, Parfumé d'inconnu, de mystère et d'attraits, Portes-tu mon destin dans ce regard qui brille ? Contiens-tu mon bonheur dans ce minois si frais ?

J'aime cette candeur, cet esprit qui pétille, Ce front pur qui devra porter de doux secrets, Cette fière beauté des vierges de Castille... Qui, j'ai bien devant moi le plus cher des portraits !

Au livre des heureux que j'ajoute une page ! A peine t'ai-je vue, éblouissante image, Que j'ai senti la joie envahir tout mon cœur.

Mais tu ne suffis pas, ô portrait infidèle, Et si je puis un jour posséder le modèle, Quel mortel, dis-le-moi, n'enviera mon bonheur ?

JEAN.

IV

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

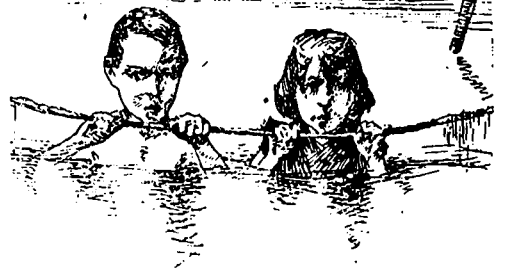
Voulez-vous connaître un moyen pour parvenir à mettre des chaussures qui sont trop justes ?

NOS CHÉRIS



Tommie.—Est-ce vrai, papa, que lorsque je serai grand, je serai laid comme toi ?

NOS CHÉRIS



Henri.—Qu'est-ce que tu ferais si une balaine venait te saisir ?

Flurtt.—Je ne sais pas. Est-ce que ça du bon sens de supposer que le bon Dieu mettrait un petit ange en dedans d'un poisson ?

Quand on a des bottes neuves dans lesquelles il est impossible de pénétrer, on prend deux carrés de papier d'égale grandeur, sur chacun desquels on écrit un vers de sept pieds ; on place un papier dans chaque botte, et aussitôt, sans douleur et sans fatigue, on a ses sept pieds dans ses bottes.

Voici un procédé pour passer agréablement une soirée à deux, et avec quatre sous.

Je suppose que vous êtes deux, et que vous ne possédez que quatre sous ; vous entrez dans un hôtel de premier ordre, et vous demandez un jeu de dominos, un petit verre d'eau-de-vie et une allumette. Vous laissez tremper l'allumette dans le petit verre et vous commencez la partie.

Vous jouez en deux cents points ; le gagnant suce l'allumette et la replace dans le petit verre.

A minuit, quand l'établissement ferme, vous jouez encore, et le petit verre est à moitié vide.

NOTA.—On ne donne rien au garçon.

J'examinais un maçon, l'autre jour, sur la rue Saint-Jean, à Québec. Il travaillait que c'était un plaisir à voir. Vient l'heure du dîner, dîner frugal, hélas ! dont un pain rond, blanc du reste et bien cuit sous sa croute dorée, était le plat de résistance ; et de quelles dents il vous coupait les morceaux ! Il en laissa cependant deux fois la grosseur du pouce qu'il remit soigneusement dans un sac.

—Cela ne valait pas la peine, lui dis-je en riant, et si c'est là-dessus que vous comptez pour votre goûter !...

—Oh ! fit-il en secouant la tête et en me regardant d'un air singulier, ce n'est pas cela.

—Qu'est-ce donc ?

—J'ai peur de le dire. Cela ferait peut-être rire monsieur.

—Dites toujours.

—Eh bien ! monsieur, quand je n'en rapporte pas, ma femme croit toujours que je n'en ai pas eu assez.

Heureux qui dit de ces mots-là ! plus heureuse celle qui les inspire.

Lévis, Octobre 1890.

AGUE ERAITE.

BONNE CONDUITE COMPROMETTANTE

—Vous avez été renvoyé de votre dernière place ? Pourquoi ?

—Bonne conduite.

—Hein ???

—Oui monsieur, pas autre chose ; c'est pour cela que j'ai fait deux ans et demi de moins.

Le monsieur a alors commencé à soupçonner qu'il avait affaire à un ancien forçat.

UN HOMME D'AFFAIRES.

Client (prenant son ordonnance).—Merci, docteur. Dieu vous le rendra.

Docteur (pensant à autre chose, prenant son calepin).—Donnez moi son adresse; j'enverrai ma note.

SELF-MADE MAN

Putur beau-père.—Comment! vous avez \$10,000 de dettes, mais c'est une petite fortune!

Putur gendre.—Tiens, c'est pourtant vrai! Je n'y avais jamais pensé; et dire que j'ai acquis cela par moi-même!

GRACE AUX CHARS URBAINS

Patron.—Tiens! monsieur Tardopost, vous arrivez ce matin plus tôt que d'habitude!

Tardopost.—Ce n'est pas de ma faute, mais avec tous ces changements de char, j'ai préféré venir à pied ce matin.

LA CHANCE EXISTE

Bouleau.—Croyez vous à la chance?

Bouleau (célébataire).—Certainement, j'ai eu la preuve de son existence.

Bouleau.—Comment ça?

Bouleau.—J'ai été refusé cinq fois par autant de jolies filles, quand j'étais jeune.

LES DIX COMMANDEMENTS DE L'HYGIÈNE

En présence des noyades qui arrivent si fréquemment, il n'est pas sans intérêt de publier les dix commandements de Druger, le grand hygiéniste hongrois:

- I.—Après les émotions vives, ne te baigne pas.
- II.—Après un malaise subit, ne te baigne pas.
- III.—Après une nuit d'insomnie, après un excès de fatigue, ne te baigne pas.
- V.—Lorsque tu te rends au bain, ne cours pas.
- VI.—Ne te baigne pas dans une eau dont tu ne connais pas la profondeur.
- VII.—Deshabille-toi lentement, puis aussitôt deshabilité, entre dans l'eau.
- VIII.—Jette-toi dans l'eau la tête la première, si tu ne sais pas plonger, immerge-toi en un instant.
- IX.—Ne reste pas longtemps dans l'eau, à moins que tu sois d'un tempérament très fort.
- X.—Après le bain, frictionne-toi; habille toi promptement et marche.

UN VIEUX PROVERBE MODERNISÉ



Le père.—Mon enfant, tu es mal parti. Tu rentres trop tard, tu te lèves trop tard. Tu sais que c'est Poiseau le plus malin qui attrape le premier ver.

Le fils.—Mais alors, c'est que le ver s'était levé avant. Où est sa chance à lui?

Le père.—Tu te trompes; le ver revenait de son club et s'en retournait à la maison.

PLUS FORT QUE SA VACHE



La maîtresse de la maison.—Qu'avez-vous à grogner encore? *Le tramp.*—Je crois que je me suis trompé. J'aurais mieux fait de manger la demi-corde de bois et de bûcher le steak.

CONDUCTEUR OBLIGEANT

Bureau des petits chars, rue Craig.

Conducteur.—Y a-t-il des voyageurs pour la rue Saint-Denis, ici. Le char vient justement de partir.

EN PARTIE DOUBLE

Madame.—Si ce n'est pas honteux! quatre heures du matin! il y en a trois que je vous attends pour vous dire que...

Monsieur.—Allons, bon! moi qui ai baillé trois heures au club, attendant que vous vous endormissiez pour rentrer.

SUR LE CONTINENT

Deux Canadiens arrivent à Paris. La soirée est plus que fraîche à l'hôtel.

Baptiste.—Garçon faites-nous du feu.

Garçon.—Un grand ou un petit.

Baptiste (hésitant et se rappelant le dernier menu du restaurant).—Du feu pour deux.

EXCUSE PROVERBIALE

Mendiant.—Madame, je le regrette, mais je ne pourrai jamais débiter votre bois avec ce vieux proverbe.

Fermière.—Pourquoi appelez-vous ça un proverbe?

Mendiant.—Parce que c'est une vieille scie.

LE PRIX D'UN POÈME

Poète (à son éditeur).—Monsieur, vous m'avez écrit de passer à votre caisse pour toucher la somme de \$200, bénéfice net, provenant de la vente de mon poème. J'étais bien sûr de mon œuvre, malgré les railleries des envieux qui disaient que je me ruinerais à faire les frais de cette œuvre digne des plus grands maîtres. Aussi pour vous récompenser, monsieur, je vous apporte "La Capitolade," poème en dix chants et 6,500 vers, dans lequel je foudroie mes adversaires.

Editeur.—Non, j'aime autant que vous le portiez ailleurs, ce n'est pas dans mon genre.

Poète.—Pourtant, vous avez bien vendu mon premier ouvrage.

Editeur.—Pas absolument.

Poète.—Alors, expliquez-vous, d'où viennent ces \$200?

Editeur.—Voici, nous avions mis l'édition dans un grenier qui a pris feu; l'assurance a payé et il vous revient la balance.

Poète.—Ah!

AUSSI VRAI QU'AIMABLE

Charles.—Quelle différence y a-t-il entre une montre et une femme?

Alfred.—C'est bien connu. Une montre donne le temps, tandis qu'une femme le fait perdre.

Charles.—Tu n'y es pas. Une montre est remplie de vis, tandis qu'une femme est remplie de vertus.

TÉMOIGNAGE INCONTESTABLE

Dans un hôpital.

M. Humbug (propriétaire d'une médecine brevetée).—Mon pauvre ami, j'ai appris que vous aviez été blessé, dans un terrible accident de chemin de fer.

Blessé.—Hélas! j'ai été projeté à cinquante pieds, et on m'a relevé comme mort.

M. Humbug.—C'est bien triste! Et quand vous avez repris vos sens, votre regard s'est fixé sur une immense clôture sur laquelle était peinte une annonce de ma merveilleuse médecine?

Blessé.—Oui.

M. Humbug.—Camarade, vous avez été retiré des bras mêmes de la mort, grâce à la puissance de mon remède, et je viens vous en demander le témoignage.

PLUS DE GUERRE

On signale de Vienne, au *Daily Chronicle*, une merveilleuse invention qui, si les prévisions de l'inventeur, le docteur Juennemann, se réalisaient, serait appelée à révolutionner l'art de la guerre et à lui donner désormais un caractère de bénévole innocuité.

Il s'agit d'un fluide qui, au moment de l'explosion du projectile qui le contient se dégage à l'état de gaz, un gaz dont l'action, embrassant une zone très étendue, a pour effet de plonger dans le sommeil tous les êtres vivants.

Le docteur Juennemann affirme que des régiments entiers pourront être ainsi soudainement endormis pendant deux ou trois heures. On en profiterait pour les désarmer, et le but de la guerre serait, de cette façon, atteint sans effusion de sang, sans même que la santé des belligérants eût à en souffrir, car l'inhalation du nouveau gaz ne déterminerait aucun accident permanent.

Le docteur Juennemann a soumis son invention au gouvernement autrichien, mais il lui a été répondu qu'on n'avait pas de fonds pour les expériences qu'il proposait. Il songe maintenant à s'adresser au gouvernement britannique.

UNE PREUVE IRRÉFUTABLE

SCÈNE: Une cuisine.

Cavalier (à la cuisinière).—Une paire de saucisses! c'est tout ce que vous avez pour moi, aujourd'hui? Malheureuse! vous me trompez, vous avez un autre cavalier.

Notre nouveau système d'annonces



UN MESSIEUR peu occupé, désirant laisser l'endroit, voudrait échanger un excellent chien de garde, bien qu'il lui soit très attaché, pour un revolver à cinq ou six coups.

Les mêmes causes produisent les mêmes effets.



I
Delle Shoppouse.—Bonté du Ciel, j'ai perdu mon portemonnaie ! (Elle s'écrie).

II
Jack l'Écumeur, (qui a trouvé le portemonnaie).—Quoi ! Rien que cela ! Un anneau de clef, un crochet à boutonner, une épingle à cheveux, deux échantillons d'étoffe ! (Il s'écrie).

OCTOBRE

(Pour le SAMEDI)

Adieu, beaux jours et frais ombrages !
Vous commencez à vous ternir ;
Sur son front l'arbre des rivages
Voit déjà ses feuilles jaunir.

Les noirs autans et les orages
Succèdent au joyeux zéphyr,
Et l'oiseau quitte nos bocages,
En voyant les frimas venir.

La bise moissonne les roses,
Plus de parfums ! plus de doux chants !
Un brouillard plane sur les champs.

Les hommes deviennent moroses,
Puisque tout être à son déclin
Doit perdre les feux du matin.

Albert Ferland.

Montréal, 6 Octobre 1890.

A PROPOS DE LETTRES

Un maître de poste que nous ne nommerons pas, a affiché l'autre semaine l'avis suivant :

“ Le bureau de poste devant être nettoyé demain, le public est respectueusement prié de ne pas envoyer plus de lettres qu'il n'est absolument nécessaire.”

BOODLE

—Docteur, j'espère que vous renouvellez le contrat que j'avais avec votre prédécesseur ? Je lui donnais une commission sur chaque client qu'il m'envoyait.

—Ah ! vous êtes le pharmacien ?

—Non, je suis l'entrepreneur des pompes funèbres.

LA MANIÈRE DE TRAITER LE BON SENS

Brown.—Dites donc Green, Robinson a promis de vous faire entrer un peu de bon sens dans la cervelle, à coups de poing, la première fois qu'il vous rencontrerait.

Green (avec mépris).—Ça prendrait une demi-douzaine de bons hommes comme Robinson, pour cela.

MARIAGE A L'HEURE

Un couple en rupture de parents se faisait marier en hâte par un pasteur. La cérémonie durant trop, la mariée appelle le gardien de l'église, et lui dit :

—Dites donc à votre patron qu'il aille au plus coupant—notre voiture est à l'heure.

POSITION GENANTE

Dans une église desservant une nombreuse population, le prêtre avait pris la coutume de placer son registre des bans de mariage, toujours à la même place. Un dimanche croyant qu'il n'avait qu'à étendre la main pour prendre le dit registre, il commença :

—Il y a promesse de mariage entre...

Mais le livre n'était pas là ; il tâta puis recommença :

—Il y a promesse de mariage entre...

—Entre le siège et le coussin, cria le bedeau qui avait mis le registre à cet endroit.

ELLE LUI A DONNÉ SA MAIN

Bouleau.—Hello ! Rouleau d'où viens-tu ?

Rouleau.—De chez les Fortepoigne.

Bouleau.—Ah ! mon gaillard tu cours après sa jolie fille ?

Rouleau.—Oui, j'ai demandé sa main.

Bouleau.—On te l'a donnée.

Rouleau.—Elle-même : sur l'oreille. J'en ai encore la tête qui me sonne.

DOUBLE EMPLOI

Philantropie.—Vous me demandez cinq cents pour acheter quelque chose à manger, et vous les dépensez à boire un verre de bière.

Mendiant.—Ne vous fâchez pas, patron, c'est un établissement de *free lunch* et vous allez voir comme je vais bien employer vos cinq cents, quand je serai au comptoir du déjeuner.

SANS RÉPLIQUE

Suzanne.—Jacques, tu as tort d'apprendre la boxe, ça te rend brutal et grossier. Si tu veux prendre de l'exercice, tu ferais mieux de faire des armes.

Jacques.—Mais, petite sœur, qu'est-ce que je ferais si on m'attaquait le soir dans la rue ? je n'aurais pas toujours mon fleuret sur moi.

Suzanne.—Pas plus que tes gants de boxe, je suppose.

ELLE PARLE COMME UNE PAUVRESSE

Madame Richelaid.—Ma fille, tu déshonores mes cheveux blancs. Nous avons beau, ton père et moi, te donner tous les maîtres de bon-ton possibles, tu parles comme les gens qui n'ont pas le sou.

Mademoiselle Richelaid.—Mais, maman, qu'est-ce que j'ai encore dit ?

Madame Richelaid.—N'as-tu pas dit à Monsieur de Belépée : “ Cinq sous pour savoir ce que vous pensez ? ”

Quelle idée veux-tu que ce gentil-homme ait de nous et de notre position élevée ? Tu aurais pu lui offrir des piastres au lieu de sous. Notre fortune nous le permettait et notre dignité l'exigeait.

UN OBSTACLE

L'épouse d'un grand écrivain.—Que prépares-tu, Charles ?

Le grand écrivain.—Une étude sur la nécessité d'une connaissance approfondie de la langue française.

L'épouse.—Tu n'as pas l'air d'avancer.

Le grand écrivain.—Non, je suis aux prises avec une sérieuse difficulté ; je ne me rappelle plus comment on écrit “ embarrasser.”

TENDRE EPOUX

Elle.—Quelle est, mon ami, la calamité que tu redoutes le plus ?

Lui.—Mon amour, comme je t'adore, rien ne me causerait plus de peine que de te laisser veuve.

QUESTION NATURELLE

Monsieur Cuirasemelle, cordonnier, a le bonheur de voir l'autre jour sa famille s'augmenter de deux jumaux.

Lorsqu'on les lui présente, il les examine avec assez de curiosité et demande :

—Êtes-vous sûr que la paire est correcte, et qu'il y en a bien un de droite et un de gauche.

THÉÂTRE ROYAL

Nouveaux succès pour le Royal, cette semaine, aux représentations du populaire drame militaire “ The Paymaster ” qui tient l'affiche toute la semaine.

Le public amateur de théâtre connaît cette pièce qui ne manque jamais d'exciter au plus haut point l'intérêt et la sympathie du spectateur en éveillant les plus nobles sentiments de l'âme, par la mise en scène de l'innocence longtemps persécutée, triomphant enfin de l'astuce et du crime.

La scène de “ Paymaster ” se passe en Irlande.

Là un général anglais s'éprend des charmes de la dulcinée de son subordonné, fils de la Verte Erin.

Comme la jeune fille ne répond pas à sa flamme, il croit arriver à son cœur, en éloignant son amant. C'est ce qu'il accomplit en accusant son subalterne de concussion et en le faisant jeter en prison.

Tout s'éclaircit à la fin et justice est faite à chacun.

M. Chapelle a rempli avec art son rôle de “ Paymaster ” et a été habilement secondé par Mlle Strong.

L'évasion de la prison et le sauvetage d'Ethel Milley ont vivement intéressé les spectateurs et les acteurs ont dû se présenter sur la scène tout ruisselants de l'eau de la rivière, en miniature, que l'on aperçoit roulant ses flots, au pied de la prison dans le deuxième acte.

Mlle Clara Coleman et M. Steve Malley sont d'excellents acteurs de caractère, et par leurs chants et danses irlandaises, ont grandement contribué à amuser les habitués du Royal.

Il y aura encore deux représentations, samedi après-midi et samedi soir.

La semaine prochaine on jouera le grand drame irlandais “ True Irish Heart.”

CHAUFFAGE ÉCONOMIQUE



Lui.—Vous êtes irrésistible pour un cœur ardent comme le mien. Voulez-vous que je le mette à vos pieds ?

Elle.—Ça arrive bien ; j'ai les pieds gelés.

BONNES NOUVELLES POUR MONTRÉAL



(Dessin de la République Illustrée.)

—Oui, je vous dis qu'il sera le prochain Maire et vous n'êtes pas capable de sortir de là.

CHALEUR EN MER

L'immensité sort de la brume
Où la plongeait l'orage obscur,
Et l'Astre jaune, dans l'azur
Pesant et morne, se rallume.

La torride épaisseur de l'air
Etouffe et calcine l'espace :
Graduellement se ramasse
La tranquillité de la mer.

C'est d'abord une paix qui flotte,
Qui vacille, monte et descend,
Et puis, le repos crouissant
Que pas un souffle ne ballotte.

Ces grands bruits, qui semblaient roulés
Par mille et mille cataractes,
Sont rentrés dans les eaux compactes
Avec tous les flots écroulés.

La masse liquide s'écrase ;
Son dos, éblouissement bleu,
Pompant et renvoyant du feu,
De plus en plus luit et s'embrase.

Et la mer, par son flamboiement,
Par sa couleur et son silence,
Devient l'exacte ressemblance
Et le double du firmament.

On dirait que l'énorme voûte
Se renverse avec son soleil,
Tant, alors, l'abîme en sommeil,
Nettement, la réfléchit toute !

Mais, c'est un calme décevant
Fait par le mensonge du vent ;
Et si des pêcheurs se hasar dent,

Ils mourront, pour avoir compté
Sur la plate sérénité
De ces deux ciels qui se regardent.

MAURICE ROLLINAT.

LES RAVAGES DE LA CIVILISATION



Corbov. — Tu as l'air bien méchant aujourd'hui. Qu'est-ce qu'on t'a fait ?

Le sauvage. — C'est la femme qui veut trancher du grand. Elle dit que ce n'est pas convenable de fumer dans la hutte.

ARTICLES NEUFS

Madame. — Vous vous trompez ; jamais je ne répète un scandale.

Monsieur. — J'en suis sûr ; vous aimez mieux les inventer

LA GROSSE CAISSE

Madame. — Pourquoi as-tu acheté un si gros coffre-fort ? Nous n'avons pas tant d'argent.

Monsieur. — C'est vrai, mais nous avons trois filles à marier, et il vient pas mal de jeunes gens ici : ça les encouragera.

FAUTE D'EAU

Dans une serre ouverte aux visiteurs :
Voyageur (à un homme de police). — Hein ! fait chaud ? Dites-moi si on vous garde longtemps sous ce toit de verre, vous allez pousser comme champignon.

Police. — Pas de danger, on ne nous arrose pas assez pour cela.

FLAGRANT DÉLIT

Recorder. — La police vous a pris au moment même où vous tendiez la main.

Mendiant. — C'est vrai.

Recorder. — Alors vous avouez que vous mentiez ?

Mendiant. — Moi, pas du tout.

Recorder. — Alors, pourquoi tendiez-vous la main ?

Mendiant. — Pour voir s'il pleuvait.

FICTION ET RÉALITÉ

AU THÉÂTRE.

Père. — Rebecca, je suis endetté envers le banquier Bandetti, et il me perdra si vous ne l'épousez.

Rebecca (sanglotant). — Je vous sauverai, mon père ; donnez-lui ma main. Moi, je garderai mon cœur.

DANS LA RUE :

Père. — Rebecca, je suis endetté envers le banquier Bandetti et il me perdra si tu ne l'épousez.

Rebecca. — C'est bien, dites à votre ex-frotteur de bottes qu'il peut filer quand il voudra. Mais, une fois pour toutes, ne jouez plus au poker.

Madame. — Connais-tu un journaliste qui s'appelle Monpetit ?

Monsieur. — Oui, pourquoi ?

Madame. — Quand tu le rencontreras, tu devrais bien lui dire qu'il te donne quelques leçons sur la pêche et les poissons.

Monsieur. — Pourquoi ?

Madame. — Parce qu'il me semble étrange que tu me rapportes toujours des maquereaux, quand tu vas pêcher dans le bassin de Chambly. Si au moins tu savais ce qu'il faut acheter !

SANS ÉDUCATION

L'EMPHASE DU SILENCE



Hélène. — Avec quel respectueux silence on a écouté le morceau du grand artiste ! On aurait entendu tomber une épingle.

Charley (voulant corroborer avec enthousiasme). — Pas seulement une, mademoiselle ; mais des centaines.

REMARQUE GÉNANTE

Mademoiselle Evaporée. — Oh ! comme je la hais cette madame Pinçafrroid !

Mademoiselle Jeanne. — Quel crime a-t-elle commis ?

Mademoiselle Evaporée. — Elle m'a dit que je montrais ma cheville, et j'ai dû naturellement... ne plus la montrer. La misérable !

COMME ON FAISAIT LE THÉ AUTREFOIS

Le thé n'a pas toujours été un produit compris. Son introduction en Europe a été, on le sait, l'occasion de bien des quiproquos. Une comédie écrite en 1832 semble bien les résumer. Elle est intitulée *Madame Gibou et madame Pochet, ou le Thé chez la ravaneuse* (acte III, scène X) :

"Mme Pochet. — Savez-vous faire du thé, madame Gibou ?

"Mme Gibou. — Ma foi, non ; je n'en ai jamais mangé.

Mme Pochet. — C'est un fricot anglais... V'là mon huguenotte d'eau bouillante qui bout ; j'y ai jeté les petites crottes noires que l'épicière m'a données : faut goûter voir si ça a du goût...

"Mme Gibou. — Ah ! Dieu ! comme c'est fade !

"Mme Pochet (goûtant dans la cuillère à pot). — Oui ! ça ne sent rien... y a pourtant là dedans six sous de thé et un cornet d'caissonade."

Pour donner plus de goût, ces dames ajoutent successivement "un p'tit filet d'huile et de vinaigre avec un petit brin de poivre et de sel," et, comme "ça n'est pas encore bon," deux œufs, jaune et blanc, "un' goussou d'ail pour chasser la mauvaise air, de la farine, et un petit peu d'eau-de-vie."

Le résultat de cette cuisine fantastique est désastreux ; les invités expriment leur dégoût par une horrible grimace accompagnée du couplet suivant :

Ah ! qu'est-ce que c'est que ça ?

Dieu ! quel goût ça vous a !

Ce thé-là,

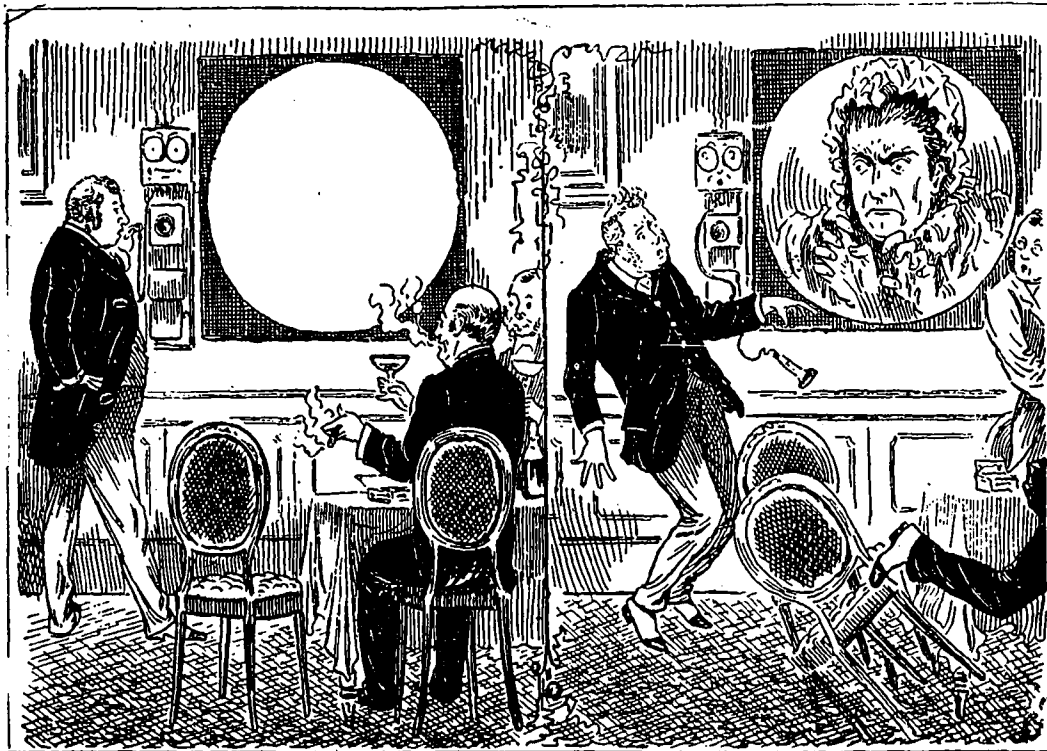
Je l'sens là...

Jamais n'passera !

Et cela finit nécessairement par un échange de reproches et de sottises entre les deux sorcières, auteurs de cette infernale mixture.

PLUS DE PETITS SOUPERS TRANQUILLES

(La nouvelle invention l'Electrophonoscope, résout la question de la télégraphie visuelle. On peut se voir maintenant d'une ville à l'autre. (New-York Herald).)



I
Madame Pascommode, (téléphonant à son mari qui est au club).—Il est minuit, viens t'en à la maison.
Monsieur Pascommode, (qui n'a pas fini sa petite séance).—Veux-tu te taire !

II
Madame Pascommode, (tournant le bouton du phonoscope).—Quoi !...
(Désarroi général.)

A PROPOS... DE PIPE

Il y a déjà cent ans que les Européens ont appris à se servir de la pipe pour le tabac, et les Allemands, grands fumeurs devant l'Éternel, ont célébré son centenaire, ces jours derniers, dans leur ville de Leipzig.

La pipe a existé depuis les temps les plus reculés chez certaines peuplades de l'Asie et du centre de l'Europe on a trouvé des pipes en terre cuite de la plus haute antiquité en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et même en France. Mais, ici comme là, elle a servi à fumer des herbes indigènes comme le chanvre, la sauge et non le tabac.

De nos jours, les pipes les plus estimées sont fabriquées avec l'écume de mer. Il n'est pas de substance sur laquelle il ait été débité plus de contes ridicules, plus de légendes absurdes et fantaisistes. Elle doit probablement ce nom à sa blancheur autant qu'à sa légèreté, et, une fois acquise, il faut avouer que cette dénomination était bien faite pour dérouter le vulgaire qui, l'acceptant à la lettre, a cru pendant longtemps—s'il ne le croit encore—que cette substance était un produit de l'Océan.

L'écume de mer est une pierre, une variété de la pierre que les minéralogistes appellent magnésite. Elle se taille au couteau sans pouvoir se pétrir ni se dissoudre dans l'eau ; quand on vient de l'extraire de la carrière, elle est molle et pesante, et ce n'est qu'après avoir séjourné quelque temps à l'air qu'elle durcit et devient blanche et légère.

On la rencontre assez fréquemment en Asie Mineure ; la plus grande partie de celle que l'on emploie pour la fabrication des pipes vient des environs de Brousse ; il en arrive aussi de Vallecas, en Espagne. On la reçoit en grosses masses ou en morceaux plus petits, prêts à être tournés. Quand elle est de qualité supérieure, on voit le feu au travers de la pipe, et celle-ci se ramolit au point qu'il est possible d'y planter une aiguille : cependant, l'écume de mer résiste longtemps à l'action du feu.

Une grande valeur a été attachée à cette substance, et des imitations de toutes sortes ont surgi de partout. Si, par exemple on incorpore de la caséine à de la magnésie calcinée et qu'on y ajoute une petite proportion d'oxyde de zinc, on

obtient un mélange qui, desséché, devient susceptible de recevoir un beau poli et imite, à s'y méprendre, l'écume naturelle ; c'est l'écume de mer artificielle de Wagner.

La pipe n'est pas complète si le tuyau n'est pas prolongé par un bout d'ambre.

L'ambre jaune ou succin fut connu dès la plus haute antiquité : c'était l'électron des Grecs l'électrum des Romains, et les uns comme les autres avaient observé la propriété que possède cette substance d'attirer les corps légers après l'avoir frottée légèrement ; c'est de ce nom que vient notre mot d'électricité.

Le succin est la résine d'un conifère dont il a dû exister des forêts immenses dans tout le nord de l'Europe, lors de la formation des terrains secondaires.

Sur les bords de la Baltique, entre les villes de Pillau, Kranz, Labiau et Tapiau, s'étend le Samland, plateau quadrangulaire d'une altitude de 100 à 150 mètres qui, depuis 4,000 ans, fournit de l'ambre jaune au monde entier, comme le prouvent les inscriptions et pièces de monnaie trouvées dans ces parages ; aussi, le

littoral de ce plateau a-t-il reçu le surnom de côtes de l'ambre.

Tantôt les femmes et les enfants du peuple s'en vont, un bâton à la main, remuer les sables et les galets de la plage pour y découvrir le succin, qu'ils rapportent dans de petites boîtes ; tantôt les hommes, armés de harpos et montés dans des canots légers, s'en vont l'arracher au rivage ou au fond de la mer.

Sur les côtes du Jutland, en Danemark, des cavaliers parcourent le rivage au galop, trois heures après la marée haute. Ils balayent l'ambre de la plage à l'aide d'une sorte de râteau qu'ils traînent derrière eux ; puis, ayant formé ainsi de petits monticules d'ambre et de varech, ils les évitent, toujours au galop et sans descendre de cheval, avec une adresse extraordinaire.

Mais les industriels de Königsberg tendent à supprimer les modes d'exploitation par le creusement de mines souterraines et l'exploration des terrains par les dragues à vapeur.

Le succin est jaune, solide, transparent ; il est cassant, peu dur et se polit très bien. Il arrive souvent qu'on y observe des insectes, des fragments de plantes enfermés dans la masse et visibles par la transparence.

Avec les morceaux les plus gros et les plus purs, on fabrique des pipes, des bouts de pipes, des porte-cigares, des broches, des jumelles, etc. ; avec les plus petits on fabrique des perles qu'on exporte en Chine, au Japon, en Amérique ; enfin, on traite les morceaux moins purs et on en obtient une huile, un acide, des vernis, de la colophane, etc. Le prix de l'ambre jaune varie de 0 fr. 75 à 170 fr. le kilogramme. (\$7.50 à \$17.50 la livre.)

TABLE FARAMINEUSE

Elle.—Mon cher Alfred, je voulais te préparer une surprise pour ce soir ; te faire un beau gâteau. J'ai acheté du sucre, des citrons, des œufs, et ça me dit que j'ai oublié quelque chose ; mais je ne sais pas quoi.

Lui.—Consulte tes recettes, ma chérie.

Elle (revenant après cinq minutes d'absence).—Mon ami, ça te dérangerait-il de commander, en passant, cinq livres de farine chez Dufresne ?

CHAQUE PEUPLE A SES GOUTS



Delle, Vieillard, (sortant la tête entre les rideaux du char-dortoir).—Conducteur, vite, à moi ! Il y a un rat ici.

Chinois, (se montrant précipitamment dans la section d'en face).—Conducteur, je vous donne une piastre si vous voulez me l'envoyer.

LES ANCIENNES
CHANSONS

LA THÉORIE DE L'ÉVOLUTION

(De la République Illustrée.)

Nombreux doivent être, parmi les lecteurs de ce journal, ceux qui ont vu le jour vers le commencement du second Empire. Si, comme je l'ai fait l'autre soir au café-concert, en entendant chanter une romance du vieux répertoire ils se sont demandé un jour, à propos de n'importe quoi, quel refrain avait le premier frappé leur esprit, alors qu'ils étaient jeunes, tout une série de chansons a dû leur revenir à la mémoire. C'est ce qui m'est arrivé, et je me suis plu à évoquer ces refrains de jadis, maintenant oubliés, qui jouirent pourtant d'une si prodigieuse vogue.

Pour aussi loin que je remonte dans mes souvenirs, je ne trouve rien au delà de l'époque où, dans les rues et carrefours, chez soi et au dehors, on entendait fredonner à tout venant :

Ah ! qu'il fait donc bon cueillir la fraise.

C'est au son de cette musique légère que, le dimanche, on s'en revenait chez nous de la guinguette, en farandolant. On avait donné la note sentimentale à table, au dessert, quand le moment est venu pour chacun d'y aller de la sienne. Une voix pure de jeune fille s'était levée :

Viens belle nuit me couvrir de ton voile
Viens ramener le calme dans mon cœur.

Et je l'entends qui soupire dans l'ombre
C'est un beau rêve. Ah ! laissez-moi dormir.

En chœur, l'assistance avait repris :

C'est un beau rêve. Ah ! laissez-moi dormir.

Puis était venu le tour du *Petit Mousse noir*, de *l'Enfant perdu* que sa mère abandonne, et de bien d'autres. Mais, une fois au grand air, sur la grande route, la gaité triomphant sur toute la ligne, jeunes et vieux avaient entonné l'inévitable ronde :

Ah ! qu'il fait donc bon cueillir la fraise.

* *

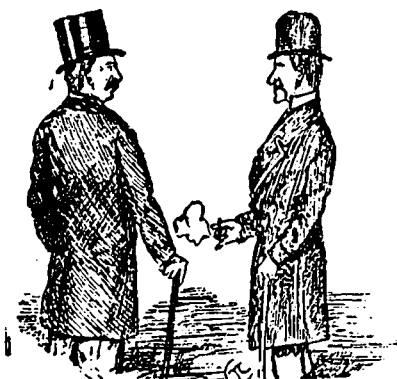
Sans doute, en ce temps-là, il était de mode de chanter l'Espagne, à cause de l'impératrice Eugénie ; certains chansonniers faisaient leur cour au Pouvoir, en lançant dans la circulation *Le roi de l'Andalousie*, *le Muletier*, et on répétait à tout propos :

Ah ! dis-moi douce Marie,
N'es-tu pas la plus gentille
Des manolas de Castille.

Ou bien encore, — et je puis certifier que le *Père la Victoire* n'a pas eu plus de succès :

Sur le Prado, près de la grille,
J'ai ramassé charmant trésor
Un éventail de jeune fille,
En vieil ivoire et garni d'or.
La senora qui le réclame,
A les yeux noirs, les dents d'émail ;
Pour elle, je vendrais mon âme,
Mais j'ai gardé son éventail.

UNE RAISON PÉREMPTOIRE



Charles. — Hello ! Enfin, tu t'es décidé à revenir au club ! Ta femme est donc en voyage.
Alfred. — Non, au contraire ; elle est revenue de ses vacances.



COMMENT LES ESPÈCES SE DÉVELOPPENT.

Dans le refrain, le poète conseille aux amoureux de garder aussi "sous leur manteau, sous leur mantille, le doux secret de leur amour."

De la même époque, je crois, datent une quantité de romances plus ou moins sentimentales : *Vous me demandez Madeleine ; Avant de s'embarquer pour un lointain voyage ; Ne pleure plus, Vierge de France ; Sur le rebord de ma fenêtre, etc., etc.*

J'ignore si cette poésie passait par le café-concert, avant de tomber dans le domaine public ; j'étais trop jeune pour m'en rendre compte. En tout cas, c'est ainsi que les choses se pratiquèrent plus tard.

Un chanteur de talent, Jules Leter, avait semé, dans tout le Midi, le répertoire de Pierre Dupont. Et quel répertoire ! *Les louis d'or*, romance fantastique aujourd'hui oubliée ; *Les Bœufs, la Vigne, les Sapins*, cette admirable mélodie. C'était comme un grand souffle d'orgue qui passait sur l'auditoire, quand Leter, avec sa voix sombrée et puissante néanmoins, lançait ce refrain :

Bien d'harmonie et de beauté
Par qui, le sapin fut planté
Par qui, la bruyère est bénie,
J'adore ton génie
Dans sa simplicité.

De même, on rêvait de vengeances terribles, quand l'excellent artiste scandait *Le Testament* :

Ça, notaire, écrivez : Dans certaine vallée.

Le comique — était-ce bien le comique ? — ne perdait du reste pas ses droits. On chantait couramment dans les ateliers, dans les réunions d'amis, au repas de noce ou de baptême, *Le pied qui remue*, de Joseph Kelm, alternant avec :

Voilà ce que c'est
C'est bien fait
Fallait pas qu'y aille.

Paulus, le grand Paulus, promenait alors, de ville en ville, une série de refrains sans prétention, et obtenait u. certain succès avec *Rosalie*, chanson inepte s'il en fût, que le public a trop longtemps rabâchée :

Eh ! bonjour, ma charmante Rosalie.

* *

Mais il est un genre de chanson qui se perd aujourd'hui, au grand regret de ceux qui gardent, au fond du cœur, le culte de la France ; c'est la chanson à boire. Le vin, ce produit national par excellence, a inspiré nos meilleurs poètes, nos plus populaires chansonniers :

Ami, tu peux m'en croire
Il n'est plus de chagrin
Après ce gai refrain :
A boire, pour chasser l'humeur noire.

Qui chante le vin, aujourd'hui ?

La verve des rimeurs s'exerçait, vers la même époque, aux dépens d'un des ridicules les plus achevés que la mode ait inventé. Je veux parler de la crinoline. Ouvrez un recueil illustré de l'an-

née 1856, et vous pousserez de dire, en voyant l'accoutrement des belles dames de ce temps. La critique les fustigeait en chantant :

Si par hasard vous voulez en voiture,
Aller au bois jouir du beau temps.
Il vous faudra belle dame pour s'écarter
Monter dessus au lieu d'entrer dedans.

Et, puisque je parle des subterfuges de la toilette, qu'on me permette de citer encore le couplet suivant, qui peint les tranes d'un jeune marié assistant au déshabillé de son épouse :

Voyant tout cela je m'dis faut pas crier
Pourtant ça me paraissait louche
Sur la cheminée ell' pose un râtelier
C'était toutes les dents de sa bouche.
Dans un verre d'eau ell' met un œil,
Puis ses deux branches dans un grand fauteuil.
Une perruque pour cheveux ;
Je ne pouvais en croire mes yeux.

Le pauvre homme !

* *

Et la note patriotique ? Il n'en a guère été question, au cours de cette rapide revue, et pour cause. On fit bien, à l'époque de la guerre de Crimée, quelques chants guerriers où il était dit :

Amis quittons le sol
La mer est calme et belle
C'est à Sébastopol,
Que l'honneur nous appelle.

Mais tout cela n'était guère entraînant, et n'eut qu'une vogue relative. Il fallut l'insurrection polonaise, pour faire vibrer la lyre d'airain. Pendant une année, la France chanta :

Je suis la Pologne meurtrie,
Je suis l'âme de la patrie.

Sur ces entrefaites, la grande Thérèse fit son apparition : *La femme à barbe* devint, pour quelques années, le chant national. Les créations de la diva populaire ont longtemps alimenté le répertoire de la jeunesse. Qui ne se souvient d'avoir fredonné :

Rien n'est sacré pour un sapeur.

Les couplets de la Malibran du trottoir et les flonflons d'Offenbach fournirent de la gaité à la France jusqu'à 1870, jusqu'à l'année terrible. Une seule voix se fit alors entendre, celle du canon ; un seul hymne fut répété, la *Marseillaise*.

La tourmente passée, les concerts rouvrirent leurs portes, on se remit à chanter. Les fournisseurs ordinaires de ces établissements tirèrent un grand parti de la perte de l'Alsace et de la Lorraine. Les refrains ineptes ne tardèrent pas à reprendre le dessus. On a pu les compter par centaines, depuis *Joséphine, L'amant d'Amanda* jusqu'à la *Boitense*.

Mais cette vieille bonne romance, ces gaies chansons de l'ancien temps, on ne songe guère à les imiter. C'est la note pornographique qui domine avec des mots, des sous-entendus, des calembours à faire rougir un pompier. Et le gros public se pâme.

LUDOVIC LEZAN.

PINCÉE DE CONSEILS

L'INEFFABLE PLAISIR DES COURSES

DE L'OBÉSITÉ ET DE LA MAIGREUR.

De l'obésité

Quoiqu'un certain excès d'embonpoint soit plutôt un charme qu'un inconvénient, il n'en est pas moins vrai que, lorsque cet excès arrive à l'obésité, c'est une des plus grandes infirmités qui puissent atteindre les femmes.

Or, l'obésité provient d'une accumulation de l'humeur appelée graisse dans le tissu adipeux, autrement dit dans le tissu cellulaire qui se trouve sous la peau et sert à combler les vides et à unir entre eux les différents organes. La graisse est contenue dans des vésicules, et c'est du développement de ces vésicules, sorte de petites poches, que provient l'obésité.

Voici ce que dit le savant Hoffmann : "Les sujets lymphatiques qui, s'adonnant à la bonne chère, prennent peu d'exercice et jouissent d'une grande tranquillité d'âme doivent nécessairement engraisser l'obésité les menace."

Il est absolument certain, d'après les plus grands médecins, que cette maladie s'attaque spécialement aux tempéraments lymphatiques et lymphatico-sanguins, et que c'est vers le milieu de la vie qu'elle se développe. Chez les femmes la graisse s'accumule particulièrement à la poitrine et dans la région lombaire.

Outre les inconvénients de toute sorte qui rendent la vie désagréable aux obèses et gênent les personnes qui sont appelées à vivre avec eux, ils sont beaucoup plus exposés que les autres en temps d'épidémie.

Boerhaave prétend que les gens atteints d'obésité qui paraissent bien portants et vigoureux ne le sont qu'en apparence ; sont bien plus exposés aux maladies que les autres et qu'ils sont dans l'impossibilité de supporter aucune fatigue. Il paraît qu'à la suite d'affections épuisantes on voit souvent des malades engraisser, et que cela tient au défaut de proportion entre l'exsudation et la résorption.

Cette maladie est ou plutôt devrait être extrêmement facile à guérir. Malheureusement l'apathie physique et morale des personnes trop grasses apporte une difficulté énorme à sa guérison complète.

La plupart des gens qui en sont atteints mangent énormément ; or, il faut un régime extrêmement modéré comme nourriture. Ils dorment non seulement la nuit, se lèvent tard et se couchent tôt, mais encore s'endorment après leurs repas, tandis qu'ils devraient dormir au plus cinq heures, se lever de très bonne heure et se coucher fort tard.

Les obèses détestent la marche, et ils devraient faire 2 ou 3 milles au moins matin et soir.

Il est facile de se rendre compte à quel point un régime aussi dur sort un obèse de ses douces habitudes de somnolence. Aussi le charlatanisme a-t-il beau jeu ; la femme du monde, habituée à l'oisiveté, à la vie sédentaire, qui mange de tout et beaucoup, qui ne sait pas faire deux pas à pied, trouve infiniment plus commode de dépenser vingt francs pour l'achat d'un flacon dont l'étiquette menteuse lui promet un résultat infail- lible, que de suivre un régime sévère. Nous pouvons affirmer, d'accord en cela avec tout le corps médical, qu'il n'existe pas de remède spécial pour faire maigrir. Comme traitement interne, quelques docteurs conseillent l'iode et le tannin ; mais

ces drogues causent des désordres pires que la maladie qu'il s'agit de combattre.

Sur cent personnes qui demandent des remèdes pour maigrir et qui seraient prêtes à sacrifier une partie de ce qu'elles possèdent pour se débarrasser de leur embonpoint, pas une peut-être n'aurait l'énergie nécessaire pour suivre le traitement qui seul pourrait la sauver, traitement basé sur la diète, la privation de sommeil, l'exercice violent et l'hygiène. En voici le détail :

Hygiène

Habiter une maison sèche ;
Rechercher le soleil et la chaleur ;
Choisir un lit très dur ;
Se coucher à minuit ;
Se lever à cinq heures ;
Fatiguer son imagination par des travaux intellectuels ;

Faire des armes ;
De la gymnastique ;
Arriver graduellement à faire 2 milles le matin et 2 milles le soir en commençant par un demi-mille et en augmentant chaque jour.

Traitement

Tous les jours, frictions d'eau salée sur tout le corps à l'aide d'une brosse dure.

Tous les jours, frictions partielles sur les parties les plus grasses, telles que la poitrine, etc., avec de l'hydriodate de potasse dissous dans l'alcool. Cette friction durera une demi-heure. Se purger légèrement tous les deux jours. Prendre un bain de vapeur avec massage et douche froide tous les jours.

Compléter ce traitement par une saison dans une station thermale d'eaux purgatives.

Alimentation

Aliments permis :
Les viandes chargées de carbone et d'azote, telles que :
Foisson grillé,
Bœuf,

Mouton,
Lièvre,
Chevreuil,
Perdrix,
Grive,
Pigeon,
Faisan.

Légumes

Haricots verts,
Epinards,
Endives,
Artichauts,
Toutes les salades vertes très vinaigrées,
Tous les fruits acides.

Boissons

Vin blanc sec coupé d'eau,
Limonade,
Café noir,
Tisane de bourrache,
Thé sans sucre,
Ne manger que du pain grillé, et très peu.
Tous les aliments seront fortement épicés et dégraissés. Les viandes seront grillées et les légumes cuits à l'eau sans beurre ni graisse.

Aliments défendus

Porc frais,
Pâtisserie,
Sucreries,
Pommes de terre,
Haricots blancs et rouges,
Lentilles,
(En général s'abstenir de tous farineux.)
Beurre,
Sucre (prendre toutes les boissons sans sucre, même le café et le thé).

Boissons défendues

Bière,
Cidre,
Vin doux,
Très peu d'eau.
Comme quantité, à déjeuner :

I
Les chevaux partent.II
—Hourran ! mon cheval est devant !III
—Plus d'une demi-longueur !IV
—On voit le jour entre les deux.V
—Hein ? Tête à tête !VI
—Battu ! Ça n'est pas franc ! L'autre cheval a le cou trop long. Puisqu'on a ajouté 10 livres à mon cheval, on devait ôter du cou à l'autre.

UNE DÉCOUVERTE INDUSTRIELLE



— Ils me disaient que le vin ça éclairait les idées ! Moi, c'est le nez que ça éclairait. Ce que j'ai économisé de gallons d'huile !

4 onces de viande grillée ;
1 once de pain très grillé ou de biscuit ;
Une grande tasse de thé ou deux verres à bordeaux de vin coupé d'eau.

Au dîner :

4 à 5 onces de viande ou de poisson grillés ;
Légumes verts ou salade ;
Même quantité de vin que le matin.

Ce régime n'a rien d'engageant ; mais il est important de sortir de table ayant faim, la trop grande quantité de graisse devant servir à la nutrition, ainsi qu'il arrive souvent pour des gens malades qui sont condamnés à une diète absolue et qui ne se nourrissent que par l'absorption de la graisse sous-cutanée et de celle qui s'étend sur les différentes parties du corps.

Ce régime, très régulièrement suivi tel qu'il est indiqué, doit amener une guérison rapide. En deux mois, trois au plus, le corps doit être revenu à des proportions normales.

Je terminerai cette étude en publiant une recette contre l'obésité qui m'a été donnée par une personne qui s'en est fort bien trouvée, dit elle. Je n'en garantis pas l'efficacité ; mais, comme elle n'est pas dangereuse, on peut l'employer en même temps que le régime indiqué.

Il s'agit simplement de faire infuser dans trois pieds de bon vin blanc une once de gingembre, une poignée de fleurs sèches de veronique, une poignée de fleurs sèches de romarin, le tout bien pulvérisé. Au bout de huit jours d'infusion on distille au bain-marie. On prend un demi-verre à vin de cette liqueur avant chaque repas.

DE LA MAIGREUR

Contrairement à l'obésité, la maigreur résulte de l'atrophie du système adipeux, qui produit la diminution des différents organes qui constituent l'être humain.

Lorsque cette atrophie est causée par une maladie terrible, comme les maladies de poitrine, il n'y a aucun remède que la guérison de la maladie. Mais il existe d'autres causes, telles que les émotions, les veilles, les travaux intellectuels, les chagrins, l'ennui, la jalousie, les exercices forcés, la chasse, la danse, l'équitation, la trop grande chaleur du climat, l'humidité, les pertes de sang, la croissance trop rapide et bien d'autres que nous ne pouvons énumérer ici ; enfin, l'insuffisance de nourriture.

Au point de vue de la beauté, l'extrême maigreur est une ennemie bien plus cruelle pour la femme que l'obésité.

Au moins cette dernière a-t-elle l'honneur d'être très appréciée par certains peuples, notamment par les Orientaux, tandis que la maigreur est considérée partout comme le type de la laideur. En effet, elle produit ces lignes anguleuses qui sont réprouvées par tous les artistes comme l'antipode de la grâce et de la beauté.

Le traitement contre la maigreur est beaucoup plus difficile à expliquer que le traitement contre l'obésité.

Au moins, dans celle-ci, la cause en est palpable, puisque c'est à l'excès de nourriture et au

manque d'exercice qu'il faut attribuer la maladie ; mais allez donc deviner les causes de la maigreur, si on ne vous les dit pas ! Combien de personnes sont desséchées par le chagrin et en meurent sans avoir jamais proféré une plainte ! Ne cite-t-on pas des exemples d'enfants qui sont morts de jalousie causée par la préférence des parents pour une petite sœur ou un petit frère ? Généralement, lorsqu'on s'en aperçoit, il est trop tard pour y remédier. Donc, avant de combattre la maigreur, il faut en rechercher la cause.

Les gens envieux, médisants, méchants, tristes, inquiets, haineux, ne sont jamais gras. S'ils veulent le devenir il faut qu'ils changent leur caractère. Dans la plupart des cas on peut seul se rendre compte à quelle cause on peut attribuer son propre amaigrissement.

Voici, cependant, les moyens qu'on emploie pour combattre la maigreur :

Une vie extrêmement régulière, un travail modéré, pas de travail intellectuel, pas de chagrin ni de tourment ; dormir longtemps, se coucher tôt, se lever tard.

Aliments recommandés

- Les viandes grasses et blanches,
- Les graisses,
- Le beurre,
- Les consommés de viande,
- Les gelées de viande,
- Le lait,
- L'huile,
- Le fromage,
- Les pommes de terre,
- Les haricots,
- Les lentilles,
- Le pain,
- Les potages au grain,
- Et en général tous les farineux très assaisonnés de graisse ou de beurre, mais peu épicés.

Boissons recommandées

- Bière,
- Vin doux,
- Cidre,
- L'hydromel,
- L'hypocras,
- Le lait ;
- Comme fruits, le raisin, les figues et les dattes.

Il est préférable de faire plusieurs repas par jour qu'un ou deux très copieux. On risquerait de se charger l'estomac et de le fatiguer sans profit. En mangeant très souvent et peu, l'assimilation se fait mieux et l'organisme général en profite. Cependant, il est très important de ne pas faire un autre repas avant que le précédent ne soit parfaitement digéré.

L'alimentation doit être variée, et les personnes maigres feront bien de prendre souvent des bains chauds, émollients, suivis de frictions à l'aide d'une bourse de flanelle trempée dans du vin aromatique.

Les femmes des sérails et des harems,

dit M. Debay, créatures indolentes, mènent généralement une vie douce et tranquille lorsqu'elles savent se conformer aux règles de la maison ; leurs occupations se bornent à boire et à manger, à composer leurs toilettes selon les goûts du maître et à s'endormir mollement sur de moelleux tapis. Elles se nourrissent de viandes blanches et de gelées de jeunes animaux, de riz, de féculs, de sagou, de salep, de pilan aux raisins de Corinthe ; elles boivent de l'hydromel et font régulièrement après le repas une longue sieste. Exemptes de toute passion, de toute émotion pénible, elles passent nonchalamment leurs journées au milieu des parfums et des fleurs.

Les bains fréquents et le massage, les onctions huileuses au sortir du bain pour s'opposer aux pertes par la transpiration ; l'habitude de prendre des boissons nutritives dans le bain, telles que : dattes, pistaches, olives, noix de coco, lait d'amandes douces ; l'usage de l'hydromel et du kalva, sorte d'électuaire où il entre des amandes de ricin qui excite l'appétit, active la digestion et purge doucement ; enfin, beaucoup d'autres moyens dont les détails deviendraient fastidieux font en peu de temps acquérir à ces femmes ce luxe de formes et cet embonpoint excessif qui leur vaut le titre envié de favorite."

Cette description donne une idée très nette des moyens employés par les femmes de l'Orient pour conserver cet embonpoint dont elles sont si fières ; il est facile de leur emprunter certains aliments, comme, par exemple, les dattes, pistaches, lait de coco et l'hydromel, dont on trouvera la recette dans presque tous les livres de cuisine. Cependant il ne faudrait pas outrepasser le but ; il ne faut pas oublier que la beauté consiste surtout dans la pureté de la forme. Or, il ne faudrait pas altérer cette pureté par un excès d'embonpoint qui empâte la taille aux dépens de la grâce.

TOUS HEUREUX

Tom.—Hello, Ben ! quelle figure réjouie vous avez. Vous êtes le bonheur lui-même ; contez-moi ça.

Ben.—Heureux ! Je suis au troisième ciel, mon cher. Mademoiselle Ida Flirtée m'annonce qu'elle accepte mon nom. Mais vous, très-cher, vous n'avez pas l'air triste, non plus. Conte-moi donc ça.

Tom.—Vous avez raison ; je suis au troisième ciel, et vous pouvez me présenter vos félicitations. J'ai reçu ce matin une note de Mademoiselle Ida Flirtée m'annonçant qu'elle refuse d'accepter mon nom.

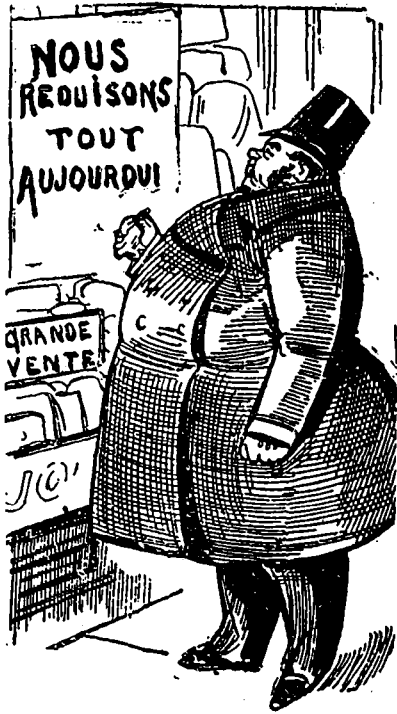
LES MODIFICATIONS DE LA CHANCE



I —Faut que je voie si c'est vrai que trouver un fer à cheval, c'est chanceux.

II C'est rarement chanceux quand le pied du cheval est après.

OCCASION UNIQUE



M. de Forestaill. — Vingt-trois, il y a longtemps que je cherchais un établissement comme celui-ci.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Un pochard très réussi s'est appuyé contre une maison pour se soutenir.

A ce moment, il voit apparaître un autre pochard bien plus ivre que lui, zig-zagant d'un côté de la rue à l'autre. Le premier ivrogne suit ses mouvements avec une rare attention ; puis, avec un accent d'admiration qui ne peut se contenir :

— Pour de l'ouvrage bien faite, c'est de l'ouvrage bien faite !

Un explorateur rapporte qu'une petite île de l'Océan pacifique est habitée par des anthropophages, qui se nourrissent exclusivement des Européens naufragés que la mer amène sur leurs rivages. Chaque matin, ces indigènes adressent à leurs dieux une prière qui finit par ces mots : " Donnez nous aujourd'hui notre blanc quoti dien, et pardonnez-nous, etc. "

A l'enterrement d'un disciple de Bacchus :

— Il s'est éteint bien doucement.

— Oui, mais de son vivant, comme il s'allumait vite !

Un jeune avocat, qui a récemment débuté sur les hustings, et qui en a été quitte pour quelques douzaines de pommes cuites, se vante à tout propos de l'organe superbe que lui a donné le Créateur :

— Oh l'autre soir, quel succès ! Il n'y avait qu'une voix pour me porter aux nues...

— Une voix ?... Je parie que c'était la tienne !

Taupin chirurgien.

Un de ses amis partant pour l'ouverture de la classe, une boîte à opérations sous le bras, se rendant au domicile d'un malade à qui il doit fendre l'abdomen du haut en bas :

— Vous voyez, dit-il avec un bon sourire, moi aussi je vais faire l'ouverture !

Champoireau, qui se donne trente-cinq ans, relit sa géographie.

Il découvre qu'au pôle, le soleil restant la moitié de l'année au-dessus de l'horizon, le jour a une durée de six mois.

Cette découverte le rend rêveur.

— Sapristi ! si j'habitais ce pays, je n'aurais que soixante jours et je serais encore en nourrice.

Guibollard valet de chambre.
La scène se passe chez un de nos plus célèbres écrivains.

Un visiteur se présente :

— Votre maître est visible ?

— Je ne sais pas : je vais m'informer.

Le domestique sort.

Il revient au bout de trois minutes :

— Mon maître m'a chargé d'exprimer à Monsieur tout l'ennui qu'il éprouve de ne pas s'être trouvé à la maison pour le recevoir.

— Papa, donne-moi un louis.

— Pourquoi faire ?

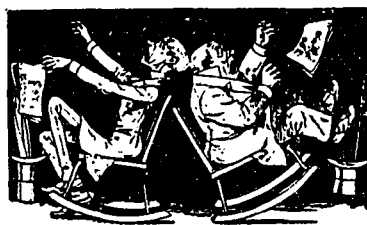
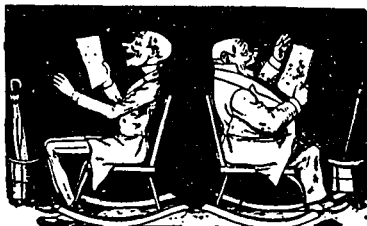
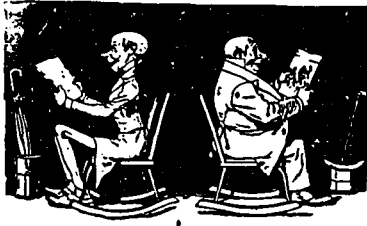
— Pour m'acheter un parapluie.

— Encore ! Faites comme moi, monsieur. Servez-vous du même pendant quinze ans ! Celui que j'ai en ce moment me sert depuis 1871.

— Oh ! papa ! tu l'as fait réparer !

— C'est bien la peine d'en parler ! A peine trois fois la soie !... deux fois les baleines !... et quatre fois le manche ! (Avec émotion) : Ah ! on n'en fait plus des parapluies comme ça !

L'influence du "Samedi" dans les relations sociales.



MELÈS



Fred. — Quel heure est-il ?

Charlie. — Décide. Toi tu calcules vite. Voilà trois quarts d'heure que ma montre marque toujours onze heures, et elle avait trois quarts d'heure en avant.

MANUEL DU BON TON

EN 1773

D'après un journal publié en 1773, voici ce que l'on exigeait d'un homme bien élevé.

" Les novices dans l'art de s'habiller (qu'ils soient avocats, employés, apprentis, etc.,) feront bien de suivre nos conseils s'ils ne veulent pas paraître ridicules :

" 10. Les bords des véritables chapeaux du " Bon-ton " ne doivent pas avoir moins de deux pouces ; quand au bouton dont ils sont ornés il ne doit pas avoir moins de huit pouces de circonférence.

" 20. Les toupets ne doivent pas avoir plus de neuf pouces de hauteur, même pour les shérifs ou les préfets de comté.

" 30. Les catogans ou toques, vrais ou faux, ne doivent pas peser plus de trois livres, crins et rubans compris.

" 40. Les habits ne doivent pas laisser à découvert le premier bouton de la culotte, et leurs manches doivent être assez larges pour que l'on puisse y passer les bras sans en faire éclater les coutures.

" 50. La largeur des culottes ne doit pas dépasser celle des deux mollets réunis.

" 60. La chaîne de montre, quelque larges que soient les breloques, doit avoir une montre au bout.

" 70. Les boucles de souliers doivent être au moins de la largeur d'un chelin.

" 80. La boucle ne doit pas se trouver à moins de trois pouces de l'extrémité du soulier."

Et notre ancêtre ajoute :

" En observant ces lois et en faisant attention à son nœud de cravate, à la dimension et à la couleur de la garde et du gland de sa canne, l'ombre d'un macaroni (!) peut arriver à avoir l'apparence d'un élégant moderne.

SYMPTOMES DES VERS

Nous nous sommes souvent demandé quel sont les symptômes des vers chez les enfants :

Contenance pâle ; œil abattu avec pupille dilatée ; démangeaisons au nez ; maux de tête occasionnels avec palpitations aux oreilles ; langue rugueuse et chargée ; mauvaise haleine généralement le matin ; appétit variable ; gonflement du ventre, tortures atroces dans l'estomac et dans le voisinage du nombril, relâchement et aigreur dans les boyaux, parfois sanguinolents ; selle visqueuses ; urine fiévreuse ; sommeil agité, accompagné de grincements de dents et soubresauts ; respiration difficile par intervalles, avec hoquets - humeur variable et généralement irritable.

Chaque fois que ces symptômes sont remarqués, les crèmes au chocolat de Dawson produiront une guérison certaine.

FEUILLETON DU SAMEDI

LA CHASSE AUX MILLIONS

SECONDE PARTIE

(Suite.)

— Avec nous, vous serez choyées, dorlotées, heureuses.

— Sans nous, vous êtes perdues et vous serez poignardées.

— Aimez-vous mieux devenir le jouet de deux cents hommes qui se disputeront le plaisir de vous tourmenter, de vous battre et peut-être de vous assassiner, à un bon établissement ?

— Plutôt mourir que d'écouter vos ignobles propos, s'écria Blanche.

— Arrière !

— Sortez ou je tire !

En proférant cette menace, la courageuse jeune fille sortait dessous ses vêtements sa main armée d'un revolver et en menaçait Grand-Seize.

Conception, un second revolver au poing, visait Petit Dix-Huit.

Les deux femmes avaient trouvé ces armes au milieu de beaucoup d'autres, dans un meuble de la chambre de John Huggs, et s'en étaient munies à tout hasard.

On n'avait pas pensé avoir à craindre d'elle qu'elles se défendissent, et ce dédain de leur courage les sauvait, du moins momentanément.

Les deux gredins, visiblement effrayés, firent un mouvement de retraite précipitée.

Tout à coup ils s'arrêtèrent.

On entendit distinctement des cris furieux dans la direction de la grande caverne.

Les pirates avaient sans doute cessé de se battre.

Des coups sourds retentissaient de seconde en seconde.

— Ils vont forcer la porte ! dit Grand-Seize.

— C'était le moment de faire notre speech, dit Petit Dix-Huit.

— On les aurait tous mis d'accord en leur annonçant que ces demoiselles remplaçaient nos demoiselles de comptoir, et que...

— Mais puisque les deux infantes refusent, quelles s'arrangent...

— Avant cinq minutes, observa Grand-Seize, elles verront qu'elles ont refusé leur bonheur.

La porte menaçait de céder.

Les deux drôles se réfugièrent derrière une tenture.....

Tomaho et Sans-Nez errent depuis cinq grands jours dans les profondeurs du souterrain où ils se sont égarés.

Le sixième jour est presque écoulé, et ils n'ont trouvé aucune issue.

Allant et venant dans une obscurité profonde, ils ont parcouru toutes les galeries souterraines sans pouvoir sortir de ce vaste tombeau où ils se trouvaient enfermés vivants.

Exténués, à demi-morts de soif et de faim nos deux braves aventuriers ont perdu tout espoir de revoir jamais la lumière du soleil, le grand jour et l'espace de la savane.

Nous les retrouvons accroupis sur le sable d'une large galerie, le dos appuyé contre une grosse roche saillante et de forme bizarre.

Ils échangent péniblement leurs pensées les dernières peut-être...

Leur voix manquent d'éclat.

Leurs gestes sont lents et fatigués.

— Toujours cette roche ! dit Tomaho.

— Toujours cette même galerie.

— Les sorciers nous poursuivent de leurs enchantements.

— Ils veulent notre mort !

— Nous ne pouvons plus nous défendre.

— Les sorciers sont de fameux lâches ! observa Sans-Nez luttant toujours contre les idées superstitieuses du Cacique.

— S'ils veulent nous tuer qu'ils se montrent et nous verrons à en découdre.

— Mais sois tranquille, nous n'en verrons pas un, par la bonne raison qu'il n'y a pas ici ni ailleurs plus de sorciers que sur main.

— Mon frère se trompe, comme toujours, reprit Tomaho avec cette gravité solennelle qu'il affectait en parlant des choses surnaturelles.

Les sorciers m'ont révélé leurs présence par une médecine qui a fait gonfler mon cœur et m'a donné la fièvre.

— Folie douce, mais énervante ! grommela Sans-Nez en comprimant un baillement produit par l'épuisement.

Tomaho ne prit pas garde à la réflexion désobligeante de son compagnon.

Il continua :

— Quand par leur volonté les sorciers conduisirent nos pas dans ce couloir sans issue, ils me firent entendre une voix dont mon cœur connaît la douceur et le charmant murmure.

— C'était la voix aimée de Conception.

— Les oreilles de Tomaho entendent un chat tigre marcher sur le sable ; elles ne peuvent se tromper.

— Veux-tu que je te dise ?... fit Sans-Nez avec un reste d'énergie.

— Tu me fais mal avec ta manie de voir du surnaturel dans tout.

— Nous sommes épuisés !

— Nous crevons de soif, et nous ne pouvons même pas manger les dernières miettes de notre biscuit par suite du manque d'eau !

— Et tu trouves extraordinaire de rêver tout éveillé !

— Tes oreilles ont tinté, mon pauvre vieux.

— Tu as entendu la voix de ta femme dans un accès de délire.

— La fièvre... voilà le sorcier qui t'a fait entendre cette voix si douce qui te gonfle le cœur.

Le Cacique avait écouté Sans-Nez avec une attention soutenue, comme s'il ne voulait pas perdre le sens d'une seule parole de son ami.

Il ne désespérait peut-être pas de faire partager ses croyances à l'intraitable sceptique.

Morne et sombre d'attitude, le géant s'adossa contre le rocher.

Pendant plusieurs minutes il garda une immobilité de statue.

Puis, machinalement, il ouvrit son sac de chasse et en tira un biscuit de mer, en cassa un morceau et le porta à sa bouche.

Au moyen du formidable appareil de mastication que la nature lui avait donné, il parvint à broyer la pâte dure comme de la pierre.

Il la réduisit en poussières sans pouvoir l'avaler :

Pas une goutte de salive pour l'humecter.

Les miettes pulvérisées du biscuit parurent autant de grains de sable brûlant à son palais et à sa langue desséchés.

Le géant ne put retenir un soupir ou plutôt un râle qui lui arracha la douleur.

La faim et la soif avaient raison de cette puissante et robuste nature.

Tomaho, succombant de besoin se laissa glisser sur les genoux, et appuya son visage brûlant de fièvre contre le rocher dont la fraîcheur le soulageait.

Il promena sa langue sur la pierre ; il y colla ses lèvres arides comme pour en aspirer tout le froid.

Soundain il poussa une sorte de grognement sourd.

A ce bruit, Sans-Nez sortit de sa somnolente attitude.

Il se releva sur les genoux.

Anxieux, il demanda :

— Qu'y a-t-il, Cacique ?

— Est-ce ton dernier râle ?

Immobile, la face collée contre la roche, il ne parut pas avoir entendu.

Sans-Nez renouvela sa question.

Même silence inexplicable de la part du géant.

Une inquiétude terrible traversa l'esprit du Parisien.

— Il est évanoui !

— Il va mourir ! se dit-il.

Et il étendit les bras, cherchant son ami dans l'obscurité.

Sans-Nez se trompait.

Le silence de Tomaho n'était nullement motivé par un syncope.

Un tout autre motif l'expliquait.

Le géant, en promenant sa langue desséchée sur les parties unies et froides du rocher avait tout à coup rencontré une place humide.

Il avait aussitôt aspiré fortement, et la force de succion fut si grande, qu'elle produisit ce bruit ce bruit sourd que Sans-Nez avait pris pour une plainte.

Tomaho continua à aspirer et à sucer, changeant de place à mesure qu'il tarissait la précieuse source d'humidité.

Tout à coup il appela :

— Sans-Nez ! Viens ! Viens par ici ! De l'eau ! Je bois !...

A cette nouvelle le Parisien retrouva instantanément toute son énergie et même une partie de sa gaieté.

Il bondit du côté de la voix qui l'appelait et se trouva en deux sauts aux côtés du géant.

Pendant plus d'une heure nos deux compagnons ne quittèrent pas la bienheureuse fissure.

A tour de rôle ils buvaient échangeant mille propos joyeux et faisant autant de projets.

Une goutte d'eau peut donc faire oublier tant de souffrances et produire tant de bonheur !

Tomaho tira de nouveau de son sac de chasse le biscuit qu'il n'avait pas mangé et le partagea avec son ami.

Tout en savourant son repas plus que frugal, le Parisien babillait.

— Cré-mâtin ! disait-il, quelle bonne eau ! quelle eau excellente !

Mais nous venons de manger notre dernier biscuit.

Depuis un moment, Tomaho n'écoutait pas les folies de Sans-Nez.

Son attention avait été attirée par un éclat de voix qu'il crut reconnaître.

— Conception ! dit-il.

— Elle vient de parler.

— Je l'ai entendue !

Pas possible ! fit Sans-Nez.

— Tais-toi ! commanda le géant.

Et se couchant sur le sable, il appuya son oreille contre terre.

Il écouta pendant une minute.

Puis il se rapprocha de la base de ce rocher en saillie contre lequel il s'était couché si longtemps.

Tout à coup il se releva d'un bond.

— C'est Conception et Rosée du-Matin ! dit-il.

— On se bat.

— Elles sont en danger derrière cette roche.

L'agitation du géant était extrême, sa voix tremblait et rendait d'étranges sons, Sans-Nez crut encore à un accès de folie.

Mais, cette fois, c'était de la folie furieuse. Soundain Tomaho se baissa jusqu'à terre, ramassa la gaffe trouvée dans la tour, et qu'il n'avait pas voulu abandonner.

Il en introduisit le bout le plus solide dans une sorte de fente qu'il avait rencontrée sous ses doigts, et fit une pesée.

Le rocher parut céder.

Nouvelle expérience.

Nouvel ébranlement.

Le géant multiplia ses efforts.

Le bloc se déplaça enfin.

Il tourna sur lui-même, découvrant une large ouverture.

Quatre cris épouvantables retentirent quand le rocher tomba dans la grotte dont il masquait l'ouverture.

—Je les ai tués, s'écria Tomaho en se précipitant.

Sans-Nez le suivit.

Il jeta un regard autour de lui.

Il aperçut Conception et Blanche d'Éragny pâles de terreur, serrées l'une contre l'autre dans un coin de la grotte.

Il montra au géant.

—Elles vivent ! dit-il.

—Regarde !

Tomaho ivre de joie allait s'élançer vers sa femme quand un formidable hurrah suivi de cris et de vocifération le cloua sur place.

Laporte de la chambre du capitaine Huggs venoit de tomber brisée sous les coups des pirates et les bandits se précipitaient en masse pour se saisir des deux prisonnières.

Sans-Nez comprit qu'ils étaient tombés en plein repaire des pirates.

—Alerte ! dit-il à Tomaho.

—Tue !

—Assomme !

—Je veille au gain."

Le géant n'avait pas besoin d'être stimulé.

Il venait de retrouver sa femme.

Et il s'agissait de la défendre.

S'armant de son énorme gaffe, et s'en faisant une formidable massue il coucha d'un coup les trois ou quatre bandits qui avaient déjà pénétré dans la grotte ; il les faucha, pour ainsi dire.

L'action de Sans-Nez, pour être moins effective, n'était pas sans utilité.

Le rusé Parisien se mit à crier de toutes ses forces :

—À nous les trappeurs, par ici, Tête-de-Bison, Bois Rude, Main-de-fer, arrivez ! nous les tenons, en avant les squatters ! pas de quartier, sus au brigands de prairie !

Les assommades du géant, et ces appels de Sans-Nez, firent une terrible impression sur les pirates.

Ils se retirèrent avec précipitation dans la grande grotte.

Ils furent témérairement poursuivi par nos deux braves compagnons.

Le géant jouait de son assommer avec une force prodigieuse et une incroyable habileté.

Et Sans-Nez chaque fois qu'il voyait un fusil s'abaisser ou un revolver se lever dans la direction de son ami ou contre lui-même réprimait d'une balle ces mouvements belliqueux.

Plus de cinquante coups de feu furent tirés par les pirates : pas un ne porta, la peur troublait tous les regards et faisait trembler tous les bras, pendant plus de dix minutes le Cacique assomma sans désespérer, il cassait des têtes, il brisait bras et épaules avec une sureté de main incroyable, les pirates terrifiés résistaient à peine, ils reculaient aussi vite que possible, et cherchant à gagner la savane, bientôt ils se mirent à fuir en désordre et disparurent, à peine Tomaho put-il en atteindre trois ou quatre avant d'arriver à l'étroite crevasse par laquelle ils ne pouvaient s'échapper qu'un à un.

Pour de la bonne besogne, voilà de la bonne besogne, s'écria Sans-Nez quand il eut vu disparaître le dernier pirate.

—C'est dimanche que nous ne soyons que deux et qu'il fasse nuit, je continuerais la chasse avec un bonheur...

Et se reprenant tout à coup :

—Mais j'y pense, dit-il.

—S'ils allaient reprendre courage et revenir.

—Je les tuerai ! répondit gravement le géant en brandissant sa gaffe.

—Je n'en doute pas, fit Sans-Nez.

—Mais une balle est bientôt attrappée.

—Nous n'aurons pas toujours la chance de mettre deux cents hommes en fuite aux prix de quelques égratignures."

Sans-Nez s'approcha de la crevasse.

—Il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures, ajouta-t-il en se grattant une oreille absente.

—Nous sommes forcés de faire sentinelle au moins jusqu'au jour.

—S'il y avait au moins une porte, on pourrait la barricader ; mais rien... *Entrer libre*, comme dans un bazar.

—On peut fermer, dit Tomaho.

—Ah bah !

—Comment ça ? demanda Sans-Nez.

—Tu as trouvé une porte ?

—Oui, fit le géant.

—Montre un peu ? raila le Parisien en jetant un regard autour de lui.

Avec ces rochers dit Tomaho en désignant plusieurs énormes éparses à l'entrée du souterrain.

Sans-Nez regarda le géant avec admiration

—C'est vrai ! s'écria-t-il.

—Je ne pense jamais que tu es fort comme une quarantaine de Turcs et autant de pirates.

—Alors, à l'ouvrage ! et enfermons-nous."

Tomaho malgré la fatigue qui résultait de la bataille gigantesque qu'il venait de livrer, se mit immédiatement à la besogne.

Et, à l'aide de la gaffe qui lui servait de pince, il soulevait des roches d'un poids énorme, les roulait contre la crevasse et les y amoncelait.

En moins d'un quart d'heure, l'entrée était parfaitement obstruée par plus de vingt rochers formant un triple mur de maçonnerie sèche dont chaque pierre pesait mille kilogrammes.

Véritable travail de Titan que cent hommes ne pouvaient démolir sans de puissants appareils.

Enfin ! s'écria Sans-Nez quand il vit la dernière roche en place.

—Nous voilà chez nous !

—Maintenant nous pouvons prendre un peu de repos.

—Nous l'avons bien gagné."

Et frappé d'une idée subite, il ajouta :

—D'abord, allons rassurer les femmes.

—Viens-tu voir Conception, Tomaho ?

—Allons ! répondit le géant avec empressement.

—Nous voici, dirent deux voix bien connues.

Les deux hommes se retournèrent.

Conception et Rosée-du-Matin étaient là, l'une attendant une caresse de son mari, l'autre les deux mains étendues demandant à presser celles de ses sauveurs.

Tomaho, sans mot dire, prit sa femme dans ses deux mains, l'éleva à la hauteur de son visage, et déposa deux puissants baisers sur chacune de ses joues.

Puis, répondant avec précaution à l'étreinte de mademoiselle d'Éragny il dit simplement :

—Que, le grand Vacondah soit loué, puisqu'il a permis que je sauve Rosée-du-matin.

Sans-Nez était naturellement plus démonstratif.

—Nous commençons à désespérer, dit-il. C'est ce diable de Tomaho qui a entendu la voix de sa femme et qui a bousculé le rocher...

—Ah ! vous lui devez une belle chandelle, comme on dit !

—Mais au moins, ajouta le Parisien avec une réelle inquiétude, et en s'adressant particulièrement à mademoiselle d'Éragny, vous n'avez pas été maltraitées ?

—Non, répondit Blanche.

—Mais si vous aviez tardé de quelques minutes, vous nous auriez trouvées mortes.

—Je comprends, fit Sans-Nez, ces brigands vous auraient massacrés ?

Sans doute ! répondit Blanche.

—Mais avant leur entrée dans la caverne séparée que nous occupions, nous étions déjà menacés par deux hommes qui ont pu pénétrer jusqu'à nous en se procurant la clef de la porte séparant les deux souterrains.

—Deux hommes demanda Sans-Nez.

—Mais que sont-ils devenus ?

Ils sont morts, la pierre renversée par Tomaho les a écrasés.

—Bon ! s'écria Sans-Nez.

—Je m'explique maintenant les quatre cris que j'ai entendus en pénétrant dans la grotte.

—Les gredins n'ont que ce qu'ils méritent.

Et s'adressant à Tomaho, le Parisien continua en jetant des regards émerveillés sur l'aménagement splendide du palais des pirates,

—Amis, reprit la fille du colonel avec une inquiétude qu'elle ne cherchait pas à dissimuler, maintenant que vous nous avez délivrés des pirates, qu'allons-nous devenir ?

—Nous ne pouvons rester dans cette grotte.

—Je suis d'avis d'y demeurer jusqu'à ce que, après sérieuses réflexions, nous ayons trouvé le moyen de sortir sans danger, reprit Sans-Nez.

—Mon frère est prudent, et je l'approuve, répondit le géant.

—Alors, reprit Sans-Nez, que mademoiselle et madame aillent prendre un peu de repos qui leur est nécessaires.

—Nous, nous allons veiller et nous tenir prêts à combattre.

Quand les deux femmes eurent disparu, Sans-Nez dit à Tomaho :

—Si tu veux m'en croire, tu vas manger, dormir et te reposer pendant quelques heures.

—Moi, je vais monter la garde à l'entrée du souterrain.

.....
Quand, au sortir de leur souterrain, les pirates s'aperçurent qu'ils n'étaient pas poursuivis, ils pensèrent à se rallier.

Dès que la lumière leur permit, les chefs d'escouade appelèrent leurs hommes et les reconurent.

De deux cents pirates qui se trouvaient dans le souterrain, cent cinquante en étaient sortis.

Les duels, le grand combat qu'ils s'étaient livrés entre eux, les exploits de Tomaho et de Sans-Nez avaient donc eu pour conséquence la mort de cinquante hommes.

Il y eut un frémissement de terreur dans les rangs des bandits quand ils constatèrent la disparition d'un si grand nombre de leurs.

Cependant les lieutenants s'étaient réunis.

Ils agitaient la question d'élire un nouveau capitaine en remplacement de John Huggs.

Après bien des hésitations et des pourparlers, un nom fut prononcé :

—Gallonic ! Gallonic ! crièrent plusieurs chefs d'escouade qui ne briguaient pas l'honneur de commander les pirates et qui voulaient en finir.

Quelques voix protestèrent en lançant d'autres noms ; mais la presque unanimité proclama Gallonie l'un des lieutenants John Huggs.

Un drôle de personnage que ce Gallonie ! Comme son nom l'indique, il était Italien.

Bandit dans son pays, la Calabre, il commandait une troupe qui, un beau jour, fut décimée ou capturée en grande partie.

Les pirates, indisciplinés et corrompus, subissaient la loi naturelle et inévitable.

Ils choisissaient pour chef, pour dictateur, le plus ridicule et le plus infatué d'entre eux, et aussi le plus capable de les conduire à une catastrophe.

Dès qu'il fut assuré de la validité de son élection, Gallonie rassembla les chefs d'escouade, c'est-à-dire ses lieutenants, et tint une sorte de conseil de guerre.

— Mais d'abord cria Gallonie deux hommes de bonne volonté !

Plusieurs pirates se présentèrent.

Le capitaine choisit les deux qui lui inspièrent le plus de confiance.

— Vous allez, leur dit-il, reconnaître dans quel état se trouve l'entrée du souterrain.

— Approchez-vous le plus possible.

— Examinez tout minutieusement et revenez nous rendre compte de votre expédition.

Puis le nouveau capitaine parla longtemps et s'écouta avec complaisance.

Tout à coup, il fut interrompu par des cris et des exclamations.

L'un des deux hommes envoyés en reconnaissance revenait.

Et il revenait seul.

Qu'était devenu son compagnon ?

Il avait été victime d'une singulière aventure.

On sait que Tomaho et Sans-Nez, barricadés dans la caverne, s'étaient promis de passer une nuit tranquille.

Ils avaient supposé impossible un retour offensif immédiat de la part des pirates, et leurs prévisions ne furent pas trompées.

Sans-Nez s'était endormi.

Tomaho, lui, s'était roulé dans une couverture et couché dans un coin.

Triste, sombre, préoccupé, il dormait mal.

Il était plongé dans un sommeil fiévreux et agité quand il se sentit brusquement secoué et tirillé.

C'était Sans-Nez qui l'éveillait.

— Debout, Cacique ! disait le Parisien.

— Il fait grand jour au dehors.

— Et j'ai aperçu, à travers notre barrière de quelque chose que je veux te faire voir.

Tout en parlant, les deux hommes se dirigeaient du côté de l'entrée du souterrain.

Ils arrivèrent à la barricade de rochers improvisée par le géant.

— Qu'y a-t-il, frère ? demanda Tomaho.

— Regarde par cette fissure, dit Sans-Nez.

— Que vois-tu ?

— Je vois deux hommes, répondit le Cacique.

— Ils rampent et se cachent derrière les rochers.

En disant cela, le Parisien arma sa carabine et en passa le canon entre deux pierres.

Et il attendit, sans ôter le canon de son embrasure.

Cependant les pirates avançaient avec toutes les précautions imaginables.

Ils étaient loin de se douter que pas un de leurs gestes n'échappait aux trappeurs.

Ils examinaient attentivement les environs, et toujours leurs regards se reportaient sur la crevasse dont ils ne pouvaient encore apercevoir la barricade intérieure.

— Ce sont des éclaireurs envoyés en reconnaissance, dit Sans-Nez.

— C'est dommage que nous ayons une

porte si difficile à ouvrir, je les laisserais entrer.

— Que mon frère se tiennent caché, tranquille et silencieux, dit Tomaho.

— Je vais le rendre joyeux.

En faisant cette promesse, le visage du géant prit une expression d'orgueil et de satisfaction.

Evidemment, il venait de lui pousser une idée qui l'enchantait.

Sans-Nez ne pensa pas cette fois à contrarier son compagnon.

Il se dissimula derrière une énorme pierre et attendit, suivant tous les gestes du Cacique.

Il le vit s'éloigner un instant puis disparaître muni de la fameuse gaffe trouvée dans la Tour du Sorcier-des-Eaux, et qui avait si bien fait l'office de la massue.

Le géant introduisit le bout ferré de l'instrument entre deux roches assez écartées pour permettre une manœuvre suffisante.

Puis il regarda dehors et suivit attentivement tous les mouvements des pirates qui n'approchaient que très-lentement.

Bientôt ils ne furent plus qu'à quelques pas.

Rassurés par la science, ils se levèrent, et avançant encore, ils se mirent à examiner la barricade.

Enfin l'un des bandits s'avisant de se pencher pour jeter un regard dans la grotte, par des jours laissés entre les pierres.

Tomaho joua aussitôt de la gaffe.

Et il en joua si habilement qu'il crocha le pirate au cou et le maintint vigoureusement quoiqu'il se débattit comme un furieux.

Sans-Nez comprit alors l'idée de Tomaho.

Il s'empressa de venir tirer sur la gaffe pendant que le géant déplaçait vivement une roche, et frayait un passage au bandit harponné.

Le trou fait, Tomaho allongea le bras empoigna son prisonnier, l'attira à lui comme on eût fait d'un paquet, et le jeta dans l'intérieur de la grotte.

Puis, ayant rebouché la brèche, il dit à Sans-Nez :

— Que mon frère le garrotte.

En un tour de main, le Parisien eut ficelé les poignets du pirate avec une bretelle de fusil.

— C'est fait, dit-il.

— Et l'autre ?

— L'autre est en fuite.

— Il faut lui envoyer une balle, dit vivement Sans-Nez.

— Impossible ! répondit le Cacique,

— Il s'est engagé dans les rochers.

— Nous ne pouvons l'apercevoir.

— C'est dommage ! murmura Sans-Nez.

— Un prisonnier et un mort, c'était presque une victoire dans notre situation.

— En tous cas, tu as eu une idée superbe qui ne me serait pas venue.

— Cacique, je te proclame un homme épatant.

— Tu es au-dessus de ta réputation.

— Maintenant il s'agit d'interroger cet animal ou de lui brûler la cervelle s'il s'avise de mentir ou de ne pas répondre.

En prononçant ces derniers mots, le Parisien s'était tourné du côté du pirate : il avait tiré un revolver de sa ceinture et l'armait.

Le prisonnier eut un frisson de terreur.

Il connaissait les trappeur et n'ignorait pas que la menace dans leur bouche a toujours la valeur du fait accompli.

— Que venais-tu faire à l'entrée de la grotte ? lui demanda Sans-Nez.

— Je venais avec mon camarade voir si elle était barricadée et défendue, répondit le pirate sans hésiter.

— Parfait ! fit Sans-Nez.

— Alors tes chenapans de compagnons pensent à prendre une revanche ?

— Ils veulent vous attaquer, affirma le bandit.

— Très-bien ! reprit Sans-Nez,

— Dis-nous maintenant comment ils comptent nous attaquer.

— Il n'y avait rien de décidé quand nous sommes partis en reconnaissance, répondit le pirate en toute sincérité.

— On devait attendre les résultats de notre exploration avant d'arrêter un plan.

— Ton explication me semble vraisemblable, fit Sans-Nez.

Et caressant la crosse de son revolver,

ajouta :

— Ça m'embête de faire le juge d'instruction.

— Si tu as quelque chose à dire qui puisse faciliter notre défense, dis-le.

— Pas de cachotteries, je te préviens.

— Si tu veux pousser la discrétion jusqu'à te sacrifier pour la bande de gredins dont tu fais partie, je te laisse libre.

— Mais rappelle-toi que si tu ne me dis pas tout ce que tu sais, la première balle de ce pistolet te crèvera le crâne.

— Maintenant, parle si tu veux.

Cette nouvelle menace ne parut pas faire grande impression sur le bandit.

— Je ne vous cache rien, car je ne sais que ce que je viens de vous dire, affirma-t-il.

— Vous serez attaqués aujourd'hui, mais je ne sais comment.

Ces quelques mots furent prononcés avec un accent de sincérité qui convainquit Sans-Nez et le fit renoncer à prolonger un inutile interrogatoire.

En voyant son compagnon disparaître dans l'intérieur du souterrain, le second pirate avait prit la fuite en toute hâte.

Il rejoignit bientôt le gros de la troupe et raconta au nouveau capitaine ce qui venait de se passer.

Celui-ci, animé d'une belle ardeur s'écria dans son jargon impossible :

— Nous délivrerons notre camarade.

— Nous prendrons la grotte d'assaut.

Puis, s'adressant à l'éclaireur, il demanda :

— Tu dis que la barricade est composée de rochers, qu'elle est solide ?

— Très forte, capitaine.

— Peu importe !

— Les difficultés me plaisent.

— Et crois-tu que les trappeurs sont nombreux ?

— Je le suppose, répondit le pirate, car il a fallu beaucoup de bras, et de solides, pour rouler les rochers et les entasser dans la crevasse.

— Tant mieux dit Galloni, d'un air fanfaron,

— La victoire n'en sera que plus belle.

Puis, s'adressant aux chefs d'escouade, il commanda :

— Il me faut trente hommes de bonne volonté pour assurer l'exécution de mes plans.

— Que ces volontaires sortent des rangs.

Aussitôt un grand nombre de pirates répondirent à l'appel de leur chef.

Celui-ci choisit ceux qui lui convenait et s'écria avec emphase :

— Vous serez mes sapeurs !

On rechercha et on trouva les plus fortes haches que l'on put réunir.

Quand cet armement se trouva complet, Galloni donna ses dernières instructions.

Il expliqua comment il fallait agir pour s'approcher de la barricade à démolir et à enlever, et dans quel ordre on devait avancer.

Enfin, après maintes démonstrations et beaucoup de paroles inutiles, on se mit en marche.

(A suivre.)

POUR LES VERS CHOCOLAT à la CRÈME DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins
EN VENTE PARTOUT
25 Cents la Boîte.

La seule Loterie protégée par le Gouvernement



— DE LA —
CHARITE PUBLIQUE
ETABLIE EN 1878.

N'ayant aucun rapport avec aucune compagnie se servant du même nom.

LE PROCHAIN TIRAGE MENSUEL
aura lieu dans le
PAVILLON MAURESQUE

— DE LA —
Ville de Mexico,
JEUDI, 6 NOVEMBRE 1890
LE PRIX CAPITAL ETANT DE \$60,000.

Par les conditions du contrat, la compagnie doit déposer le plein montant de tous les prix compris dans le tirage, avant de pouvoir vendre un seul billet, et recevoir le permis officiel suivant :

CERTIFICAT : Je, par les présentes, certifie que la Banque de Londres et Mexico a en dépôt les fonds nécessaires pour garantir le paiement de tous les prix qui seront gagnés au tirage de la Loterie de Bienfaisance Publique.

AVOLANAR CASTILLO, Intervenant.

De plus, la compagnie est requise de distribuer cinquante-six pour cent de la valeur de tous les billets en prix une proportion plus élevée que n'importe quelle autre loterie.

80,000 Billets à \$4.00 \$320,000

Prix des billets, Argent américain.

Billets entiers \$4, demi-billets \$2, quarts de billets \$1.

LISTE DES PRIX

1 Prix capital de \$60,000.	fait	\$60,000
1 Prix capital de 20,000.	fait	20,000
1 Prix capital de 10,000.	fait	10,000
1 Grand prix de 2,000.	fait	2,000
3 Prix de \$1,000.	font	3,000
6 Prix de 500.	font	3,000
20 Prix de 200.	font	4,000
100 Prix de 100.	font	10,000
310 Prix de 50.	font	15,500
551 Prix de 20.	font	11,020

PRIX APPROXIMATIFS

150 Prix de \$60, approximatifs du prix de \$60,000.	\$9,000
150 Prix de \$20, approximatifs du prix de \$20,000.	7,500
150 Prix de \$10, approximatifs du prix de \$10,000.	6,000
750 Prix de \$20, décidés par \$60,000.	15,500

2276 se montant à \$178,500

L'on paie tous les prix vendus aux Etats-Unis en plein argent américain.

Faites vos remises par lettres ordinaires, contenant des mandats, Money Orders, qui sont émis par toutes les compagnies d'Express, ou par lettres enregistrées.

Les lettres contenant de l'argent doivent être invariablement enregistrées.

ADRESSEZ

U. BASSETTI,
CITÉ DE MEXICO, Mexico.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS. PROP. ET GERANT.

Semaine commençant Lundi, le 13 Octobre.
Après-midi et soirée.

LE FAMEUX DRAME IRLANDAIS

True Irish Heart

Excellente Compagnie, Jolis Costumes et Décors.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.
Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE

UNE GRANDE COMPAGNIE DE VARIÉTÉS.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY
CHIMISTE-PHARMACIEN
122 RUE ST. LAURENT, MONTREAL

"JOURNAL DE LA JEUNESSE"

Sommaire de la 430e livraison (27 Sept. 1890).

TEXTE : — La fille des Bohémiens, par Mme J. Colomb. — La convention africaine anglo-française, par Louis Sévin. — Extension du système métrique des poids et mesures. — En esclavage, par Mme de Nanteuil. — L'Ecole de cavalerie, par Robert de Prancey.

Chaque Numéro, 40 Cent.

ILLUSTRATIONS DE MYRBACH, E. ZIER ET RIOU

ABONNEMENTS : Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.

BUREAU A LA

LIBRAIRIE HACHETTE & CIE,
79, boulevard Saint-Germain, Paris.

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ **LA PRESSE** LISEZ
JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.
STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES
\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois d'Août

18,004 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à
LA PRESSE,
69 Rue St-Jacques, Montréal.

LA PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Est le meilleur remède pour le

Rhume, Bronchite, Etc.
25c. LA BOUTEILLE
LAVIOLETTE & NELSON, PHARMACIEN.

PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE UCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ETOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées. Les PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES de MCGALE, sont préparées avec soin, avec un extrait concentré de la noix longue et combiné avec d'autres principes végétaux, de manière à les placer au premier rang parmi toutes les pilules stomaciques jusqu'à présent offertes au public.

Nos anciens Canadiens-Français faisaient usage de la noix longue, avant sa maturité. Ils l'employaient en CONFITURE, contre la constipation habituelle. Mais le grand inconvénient, était l'obligation de faire, avec des noix vertes et fraîches, cette préparation qui, faite en quantité perdait toute sa force et devenait inutile. La science a depuis découvert un extrait de cette noix, qui se conserve intact dans tous les climats.

C'est de cet extrait qui sont composées les Pilules de Noix Longues de McGale.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

"L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux"
FONDÉ EN 1861.

Correspondance littéraire, Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux
Lucien Faucon, Directeur. 13 rue Cujas.

NEW-YORK

F. W. CHRISTERN, 254, Fifth Avenue.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartienne

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUESOUFFLOT.

Sommaire du No 51. Mois de Septembre 1890.

SOMMAIRE. Article de fond pour l'année 1890. Avis divers, La Savoie Littéraire: Mlle Louise Desrippe, de Faverges (Hte-Savoie), par Jules Canton. La France et le Monde Littéraire: Victor Hugo et l'école classique (suite) par Auguste Derive. La vieille Chapelle par E. Chaine. Les Ombres du poète par Jules Pouchan. Dernier printemps par Maurice Nouraud. — A Monsieur Schlober, par Henriette Veil. — Salons de juillet et d'août 1890, par Aristide Richard. — Cantilème l'Amour par Guilleminot. — Lamartine au Collège de France (suite) par Jules Sage. — Gravure: Lesouper d'un clerc de notaire.

LA BIBLIOTHEQUE A CINQ CENTS

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Donne \$600 de Primes par année à ses Lecteurs

LE TIRAGE A LIEU TOUS LES SIX MOIS

Les primes sont de

\$100, \$50, \$20, \$12.50, \$10, \$5, \$2.50, Et cent de \$1.00.

LE SIXIÈME GRAND TIRAGE AURA LIEU DANS LE MOIS D'AVRIL PROCHAIN.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,
69 rue St Jacques, Montreal